

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des livres

**Champlain**

4380 ST-DENIS

MONTREAL, QC H2J 2L1  
(514) 844-2587

NOUVELLE  
ADRESSE

Montréal, samedi 22 juin 1991

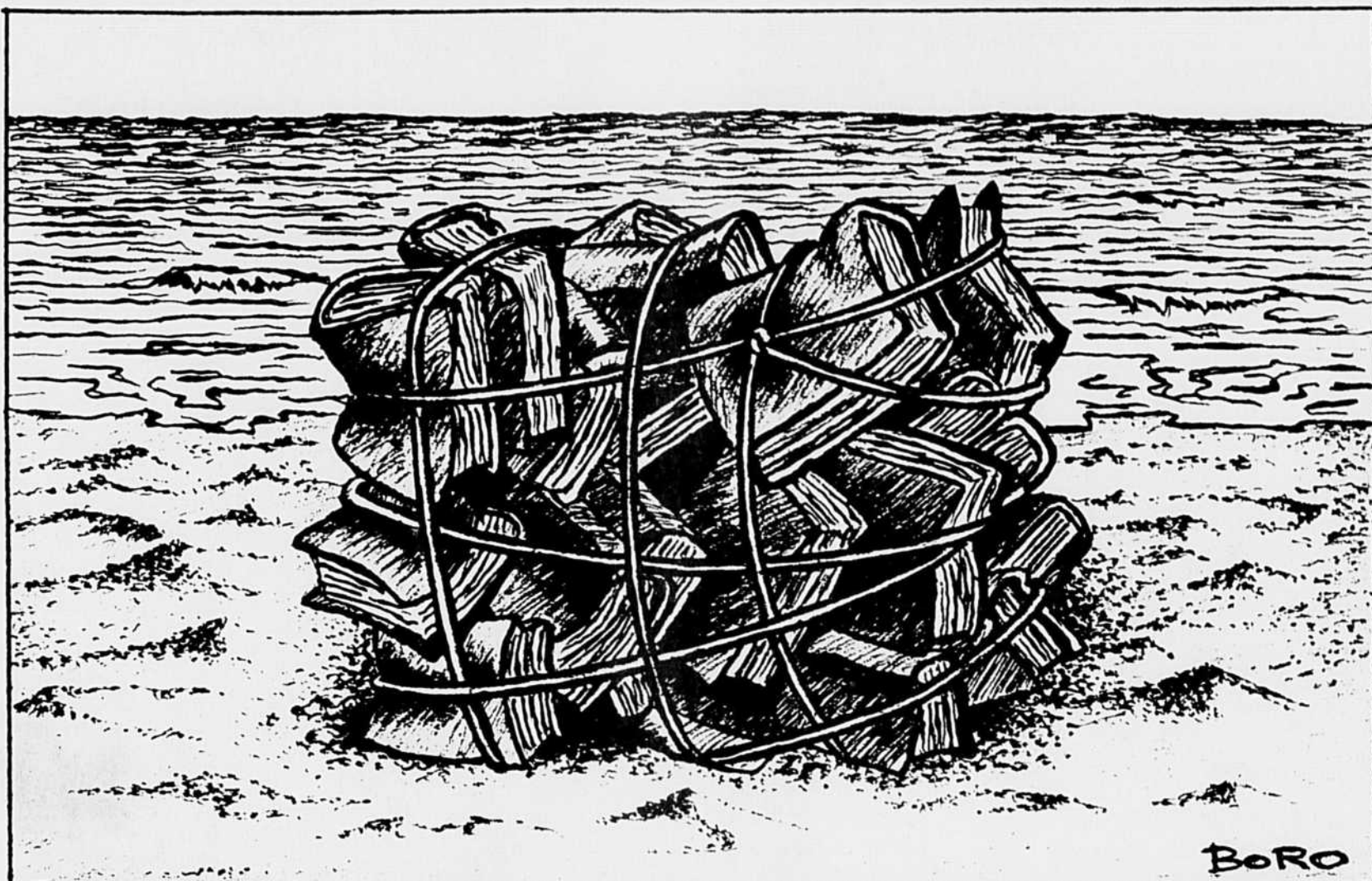
## LIRE L'ÉTÉ

NOUS passons l'automne, l'hiver et le printemps à vous causer de littérature, et c'est très agréable merci. Mais l'été venu (depuis hier), et le « Plaisir des livres » remis pour deux mois (c'est la dernière livraison que vous avez entre les mains), que faisons-nous ? Bien des choses... qui ne vous regardent pas ! Mais que lisons-nous, alors ?

À nous tous, une impressionnante masse d'ouvrages en tous genres, de Ronsard à Jim Thompson; lectures non imposées (quoique la TPS nous énerve...), plaisirs, curiosités, bagages culturels, vraie détente, et si nous allions tous à la même plage le transport des bouquins évoquerait quelque troupe ambulante, bibliothèque de nomades, quelque cirque de lecture où les acrobates à la page auraient nom Sade, Flaubert, Joyce, mais aussi Ducharme, Lásnier, Lowry et Thomas Bernhard.

Si vous lisez ce qui suit, au cas où nos projets de lecture se transformeraient en suggestions (ce qui est fort possible), vous verrez que les plumes du Plaisir des livres ne se trempent pas que dans la mer, l'été. Allons lire l'été !

— R.L.



### MONIQUE LARUE

Les récits et nouvelles de Tchekhov, dans *La Pléiade*. J'aime dans Tchekhov le monde si proche de nous et, en même temps, radicalement autre. Cela permet de sentir, avant que nous n'ayons oublié, la différence, le cran que nous avons passé dans l'ordre des machines, de la falsification, de la complexification, et ce que cela a déjà modifié dans le regard humain.

Céline : *Mort à crédit*, *D'un chaton l'autre*, etc. Parce que j'ai besoin de vérité littéraire. Pas une ligne, pas une virgule de Céline ne me

laissent insensible. Rien n'a vieilli. Tout est encore parfaitement percutant.

Gargantua et Pantagruel, pour préparer un cours et parce que j'aime sentir mes racines littéraires (si une telle chose existe).

La correspondance de Louis-Joseph Papineau et de sa femme, pour vérifier quelques hypothèses romanesques à ma façon.

La Bible, les *Mille et une nuits*, parce que je lis continuellement.

Le *Tiers Instruit*, de Michel Serres, parce qu'il fait bien rester branchée.

### LISETTE MORIN

Mes « lectures longues » de l'été, celles qui ne font pas partie des obligations du feuillet hebdomadaire : *L'Histoire des moeurs* en deux volumes parus dans *La Pléiade*. Très ambitieux comme projet... Je n'y arriverai sans doute pas mais au moins aurai-je pu essayer en commençant par « L'Homme et son milieu naturel » et « L'histoire du mobilier », par Maurice Rheims. Sans oublier « L'Homme, l'objet et la chose » par Jean Poirier, le grand ordonnateur de cette monumentale *Histoire des moeurs*.

Réelles présences — *Les arts du sens*, de Georges Steiner chez Gallimard. Un penseur qui m'avait beaucoup impressionné lors de son passage à « Caractères ».

En lisant en écrivant, de Julien Gracq, chez José Corti. Pas encore dans *La Pléiade* — mais ça viendra ! — l'un des grands textes de l'écrivain français contemporain que j'admire le plus.

### CHRISTIAN MISTRAL

Le *Lion* de Joseph Kessel. Parce que l'enfance. Parce que l'espoir tenu d'y retourner l'espace d'une lecture. Parce que l'été, on doit lire

comme la panthère noire « qui étire au soleil ses membres de meurtre et de velours... ».

Venus Erotica d'Anaïs Nin. Parce que, tant qu'à avoir chaud...

Comment perdre son ventre sans effort de Jean Rinfret. Parce que l'exercice d'Anaïs pourrait, sait-on jamais, ne pas suffire.

### JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Pour retrouver les racines intellectuelles et culturelles de l'auteur (et en prévision d'une relecture d'*Ulysse* si le temps me le permet) : *Dédalus* de James Joyce, dans Folio. Parce que je suis fatigué d'avoir

l'impression de l'avoir lu, alors que je ne l'ai jamais ouvert : *Moby Dick* d'Herman Melville, dans la traduction de Jean Giono au Livre de poche.

Pour le plaisir d'une écriture unique et parce que je n'ai pas eu le temps à la sortie du livre : *Extinction* de Thomas Bernhard chez Gallimard.

### ROBERT LÉVESQUE

Lorsque je me lèverai (trop) tôt, ou lorsque je me coucherai (pas assez) tard, la *Correspondance choisie* de Voltaire (parue au Livre de poche) pour le récit vif, la babiole cinglante, la réponse claire, la confiance bien tassée, bref la vie du siècle dit des Lumières où il n'y avait pas l'électricité et ce qui s'ensuivra !

Dans les avions ou les aéroports, le *Traité de la ponctuation française* de Jacques Drillon, paru chez Gallimard. Parce que ces vieux trucs du point, de la virgule, du point-virgule, des deux-points, des points de suspension, d'exclamation, d'interrogation, des tirets, des parenthèses, ont une histoire, une éthique, une esthétique, une politique... etc.; ah dieu que la langue est jolie !

Sur la plage ou le balcon, à la terrasse ou dans mon bain, les romans de Julien Gracq, un maître de l'éthos romanesque dont *Un balcon en forêt*, lu dans les années 60, m'avait stupéfié d'admiration. Et deux biographies, celle de Degas par Henri Loyrette chez Fayard, et celle, parue en 1988, du marchand de tableaux Daniel-Henry Kahnweiler par Pierre Assouline, dans Folio.

### DIANE-MONIQUE DAVIAU

Ma caisse de livres allemands pour l'été vient d'arriver de Berlin. Mais s'il me reste du temps, j'aimerais lire *Le Don des morts* de Danièle Sallenave (chez Gallimard). La plupart des livres de Sallenave m'ont touché et je crois que celui-ci, parce qu'elle y parle particulièrement du fait de lire, devrait m'intéresser encore plus. J'ai un autre projet de lecture pour l'été mais il pourrait bien occuper toute mon année. J'aimerais aborder l'oeuvre de Jacques Braut dont je n'ai à ma grande honte jamais rien lu. L'entretien qu'il accor-

Voir page D-2 : Lectures

## FÉLIX GUATTARI

### La psychanalyse au risque du réel

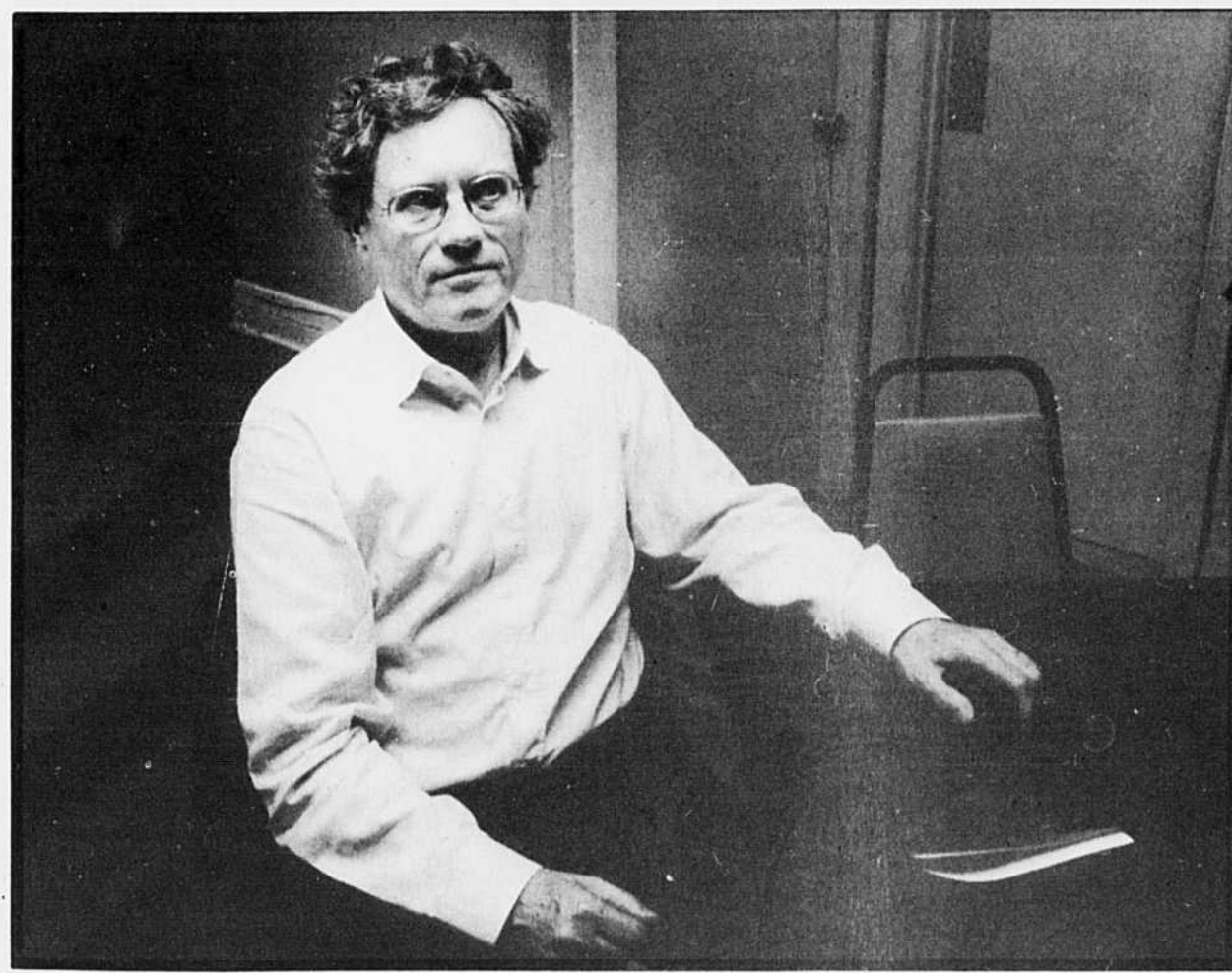
#### Francine Bordeleau

LORSQUE Félix Guattari sort de France, ce n'est pas pour des tournées de promotion. Les livres du psychanalyste de 61 ans (il ne fait décidément pas son âge) ne se prêtent guère, du reste, au matraquage publicitaire.

Félix Guattari est pourtant, dans certains milieux, une manière de star. On ne peut oublier qu'entre 1972 et 1979 il lança, en collaboration avec Gilles Deleuze, des pavés qui devaient révolutionner notre conception de la psychanalyse : c'était l'époque de *Anti-Oedipe*, de *Rhizome*, de *Mille Plateaux*. Un nouveau métalangage plus ou moins compréhensible était né, qui nous introduisait notamment au concept des « machines désirantes ».

Ce spécialiste de la déconstruction du langage, qui invente des mots parce que le vocabulaire ordinaire ne peut rendre compte de certains niveaux de réalité, était à Québec la semaine dernière dans le cadre du festival *Oralités/Polyphonix*, une activité au caractère presque confidentiel, organisée conjointement par le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval et Le Lieu, Centre en art actuel.

Guattari suit depuis le tout début *Polyphonix*, qui en était cette année à sa 16<sup>e</sup> édition, qui se tient habituellement à Paris et dont on dira, pour simplifier, qu'il est un festival consacré à la poésie sonore et à la performance (voir autre article en page D-4). Parce que, dit-il, « ces pratiques esthétiques se rapprochent de la remise en question de la psychanalyse ».



Félix Guattari

nalyse que nous avons faite, Deleuze et moi. La psychanalyse a réduit l'inconscient à un type de langage, à un

signifiant structuraliste. Mais, l'inconscient, ce sont aussi des composantes corporelles, économiques,

architecturales... » Cette remise en question a fait surgir le concept de *schizo-analyse*.

La psychanalyse sortirait du symbolisme, de l'imaginaire, de ses « petits schémas comme le complexe d'Oedipe qui ne correspondent plus à grand-chose », et s'ouvrirait aux réalités des individus. Il est par exemple aberrant, soutient Guattari, que la psychanalyse continue d'ignorer les données économiques et politiques qui ont un impact sur les gens. « Je ne suis pas économiste et je ne peux pas proposer de solutions aux crises économiques. Je constate par contre que les gens n'ont plus d'instruments de défense, et je dois en tenir compte dans ma pratique. »

Habité par un sentiment d'urgence, Félix Guattari a publié chez Galilée, en 1989, *Les trois écologies*, un petit ouvrage (73 pages) d'un exemplaire densité. Les problèmes environnementaux, y dit-il en substance, ne sont que la pointe de l'iceberg. Le mal est plus profond, et il concerne les façons de vivre et d'être en société. À l'écologie environnementale, Guattari associe donc l'écologie sociale et l'écologie mentale qui deviennent ainsi « une écologie de caractère éthico-politique ». « L'idée est toujours la même : on ne pourra pas résoudre les problèmes environnementaux, les problèmes de la planète, si on ne change pas les esprits. Si on ne découvre pas d'autres façons d'être dans le monde, par un renouvellement de la psychanalyse, de la science, mais aussi de l'habitat, du sport, etc., on ne sortira pas des crises dans lesquelles on s'enfoncé. »

Pour l'heure, nous sommes assez mal partis merci. « Nous sommes dans un brouillard total. Tout ce qu'on voit naître, c'est la montée des idéologies religieuses, des aspira-

Voir page D-2 : Guattari

### SOMMAIRE

#### La Rencontre de Delémont

Jean Royer revient de Delémont, dans le Jura suisse, où avait lieu la semaine dernière une Rencontre internationale des écrivains de la francophonie.

Page D-11

#### Hugh Hazelton

Il est professeur d'espagnol dans un cégep, étudiant en littérature comparée dans une université; il a fui les États-Unis comme plusieurs *Draft Dodgers*, et depuis, à Montréal, devenue selon lui un pôle d'attraction d'une littérature latino-québécoise, il explore les rapports entre les littératures québécoise, canadienne et latino-américaine.

Page D-4



#### Le dernier Sagan

Est-il lourd, est-il léger ? Est-il réussi, est-il bâclé ? Lisette Morin, qui a lu *Les Faux-fuyants*, soupèse le dernier roman de Françoise Sagan.

Page D-5

### Monique Panaccio

#### SOUS LE SIGNE DU MONSTRE

Ce récit psychanalytique nous plonge dans l'univers trouble de la « maladie mentale », entre rêve et réalité, dans une société intolérante où toute déviance est jugée extrêmement dangereuse.

76 pages — 14,95 \$



## POUR DES VACANCES PAS BÊTES!

vlb éditeur

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

### D. Kimm

#### Tableaux



### D. Kimm

#### TABLEAUX

À mi-chemin entre le journal intime et le récit poétique, *Tableaux* raconte l'histoire personnelle, tourmentée, d'une jeune mère dans la trentaine. Comment être une « bonne mère » quand l'enfance a toujours tout à nous apprendre ?

94 pages — 14,95 \$

# Le plaisir des Livres

## ◆ Lectures

daït récemment à Jean Royer dans le Plaisir des livres m'a donné le goût de connaître enfin ce poète.

**GUY FERLAND**

Proust, *Le côté de Germantes* dans Folio. Combattre les moulins à vent, quelle belle image de nos vies! Cervantes inaugure la modernité du roman. La seconde partie du livre est particulièrement géniale lorsque Don Quichotte rencontre des gens qui ont lu la première partie de son histoire et lui demande de refaire ses exploits sans en être dupe.

Plusieurs **Simenon**, dans les oeuvres complètes publiées par Libre Expression/Presses de la cité. J'avais pensé comme troisième choix à Musil, *L'Homme sans qualités*, à Blanchot, *L'Entretien est fini*, à Joyce, *Finnegan's Wake*, à Diderot, *Voltaire ou la Bible*. J'ai opté pour mon plaisir immédiat.

**ODILE TREMBLAY**

Cet été, j'ai envie de mieux connaître certains écrivains à travers leurs biographies : celle de **Federico Garcia Lorca** par Ian Gibson chez Seghers, et celle de **Marguerite Yourcenar** par Josyane Savigneau chez Gallimard. À mon programme aussi : *Une poupée russe*, un recueil de nouvelles d'**Adolfo Bloy Casares**, chez Robert Laffont, parce qu'il était un grand ami de Jorge Luis Borges, un de mes auteurs favoris, et que je goûte l'étrangeté de la littérature argentine.

**JEAN BASILE**

Comme je lis beaucoup durant l'année, je me repose en regardant des livres d'images. En voici deux que je feuilleterai par les monts et les vaux, sans compter les vaches.

**Album** (Aubier) : des dessins de Pierre Le Tan, dessinateur français des plus étranges si on aime les années 40 et le nostalgique Modiano. Les textes, minuscules et sophistiqués, sont aussi bons que les dessins. On y croise Yves Saint-Laurent ou Francis Bacon, Cocteau et Somerset Maugham. On se promène à Venise, Londres, New York. Le ton est snob mais avec une sensibilité et une grâce qui lui fait tout comprendre et tout aimer sauf le monde contemporain et son insatiable vulgarité à l'américaine.

Le catalogue d'une exposition de

## Les chroniqueurs du Plaisir des Livres ont publié

■ **Jean-François Chassay**, chroniqueur des lettres américaines, a publié un premier roman, *Obsèques*, chez Leméac.

■ **Christian Mistral**, chroniqueur des lettres russes et européennes, a publié un second roman, *Vautour*, aux éditions XYZ.

■ **Lise Gauvin**, chroniqueur des lettres francophones, a publié des nouvelles sous le titre de *Fugitives*, chez Boréal.

■ **Yves Navarre**, carnetiste, a publié un roman chez Leméac, *Douce France*, et un autre chez Flammarion, *Ce sont amis que vent emporte*.

■ **Jocelyn Coulon**, chroniqueur d'ouvrages politiques, a publié un volume

sur les « grandeurs et misères du système militaire canadien » aux éditions du Jour, *En première ligne*.

■ **Jean Royer**, chroniqueur de poésie, a publié à l'Hexagone deux recueils d'entretiens, l'un avec des romanciers, l'autre avec des poètes.

■ **Dominique Demers**, chroniqueur de littérature-jeunesse, a publié *La bibliothèque des enfants*, une bibliographie sélective des écrits pour l'enfance, aux éditions du Jour.

■ **Marie Cardinal**, qui tient ici des entretiens avec des créateurs ayant à se servir (ou servir) des textes sans être écrivain, a publié un roman chez Grasset, *Comme si de rien n'était*.

photos de Paul Nadar — le fils de l'autre — dont le thème est *Le Monde de Proust* (éditions CNMHS, Paris). Ce catalogue est petit et se glisse dans son sac de voyage entre le Littré et la Grévisse. On y trouve les personnalités qui ont inspiré les personnages de *La Recherche* et qui sont, *mutans mutandis*, les habitants de la IIIe République au temps de l'affaire Dreyfuss. Si on excepte le comte de Montesquiou, Raynaldo Hahn et Mme Morand, trois beautés, Dieu que ces gens étaient laids! À ma surprise, il y a une photo d'Alfred Agostinelli, chauffeur-secrétaire de Proust et inspirateur d'Albertine, avec son père et son jeune frère, tous plus affreux les uns que les autres. Indispensable pour les proustiens! À qui ressemblait monsieur de Charlus? Au général Marquis Gaston de Gaffiot, le massacreur de la Commune!

**CHRISTIAN ALLÈGRE**

Qu'elles me fassent rire, m'attendrissent et m'émerveillent. Voilà ce que j'exige de mes lectures cet été et en tout temps. C'est pourquoi j'ai choisi le tome III (1859-1868) de la *Correspondance de Flaubert* (à la Pléiade), car je suis sûr de ne pas m'ennuyer auprès de ce cher gros ours affectueux, truculent et vulgaire avec ses copains, anti-bourgeois à mort, d'une patience d'ange avec Mlle Leroyer de Chantepie, adorable avec George Sand, sublime avec Taine. Je découvre aussi un auteur méconnu du début du siècle, **Léon Werth** (1878-1955), dont la jeune

éditrice Viviane Hamy réédite les délicieux *Voyages avec ma pipe* (1920), où il nous fait découvrir, avec humour et en flânant, la douceur poétique des villes de second ordre, la tendresse des animaux sans noblesse, et un roman, *La maison blanche* (1913), qui célèbre sans ostentation l'ineffable divinité du quotidien. Enfin je me suis laissé tenter par un voyage en Touraine, au temps où les rois de France l'habitaient, avec la superbe et définitive biographie du prince des poètes, **Ronsard**, par Michel Simonin.

**FRANCINE BORDELEAU**

D'abord *Le jaguar et le tamanoir* (chez Boréal), un essai de Bernard Arcand sur la pornographie. Si, à une certaine époque, on a abondamment disserté sur le phénomène, rares sont les anthropologues qui s'y sont risqués. Cette approche inusitée apporte peut-être des pistes et des réflexions nouvelles.

Pour rester dans le même ordre d'idées, *Les cent vingt journées de Sodome* de Sade, qui vient d'être réédité dans la Pléiade. Sans doute le plus lourd et le plus horrible (ce qui veut dire pour moi le plus fascinant) des romans. Sade est une menace, et c'est pour cela même qu'il faut le lire.

Enfin, pour l'exotisme et le merveilleux (et un peu de légèreté), *Les Aventures de Sinbad le Terrien*, un texte paru en 1986 chez Phébus. De ces aventures du double de Sinbad le Marin, certaines versions des *Mille et une nuits* nous ont livré quelques bribes éparses. Lancé sur la vieille Route de la Soie, Sinbad le Terrien moments choisis d'une amitié littéraire exceptionnelle.

**HERVÉ GUAY**

Au haut de ma liste, il y a le théâtre de Tchekhov. Dans cette veine slave, j'en profiterai aussi pour pallier un manque qui me poursuit depuis longtemps : *Les Ames mortes* de Gogol.

J'ai envie de parcourir la biographie de Marguerite Yourcenar par Josiane Savigneau. En littérature

italienne, un dictionnaire à mes côtés, je déchiffrerai les *Piccoli equivoçi* d'Antonio Tabucchi, ces nouvelles dont on m'a fait cadeau ce printemps et que je gardais pour les beaux jours.

Ajoutons, côté québécois, le dernier **Mistral**. Et pourquoi pas un peu de poésie sur ma table de chevet : **W. H. Auden**, un poète américain, plus Mallarmé que Valéry.

**BERTRAND PIREL**

Triste nouvelle : cet été mon meilleur copain, travail oblige, ne m'accompagnera pas en vacances. Lourde tâche pour les livres qu'entre Montréal et Vancouver, tagada tagada, je glisserai dans mon sac à dos, tout près d'une cassette de Jean-Loup, ils devront, les pauvres, remplacer l'irremplaçable.

Bienvus alors, l'esprit farceur, la désinvolture brillante, et l'intelligence fulgurante de **Roger Nimier** : *Le hussard bleu* (« Le bleu marine me va bien au teint. Les voyages forment la jeunesse. Ma foi, je suis resté » — Folio), ou un recueil d'articles : *Les écrivains sont-ils bêtes* (Rivages). Nimier le recours, le modèle, le héros.

Ensuite, mais seulement ensuite, dans le sillage d'*Ulysse, livre vénéré*, *Finnegan's Wake* de James Joyce, et la verve et l'imagination tant aimée dans *Dévadé* (Gallimard/Lacombe), de Réjean Ducharme, et que j'espère retrouver dans *Les Enfants* ou *L'Avalee des avalés* (Folio).

**JEAN ROYER**

*Georges Perros*, essai de Jean-Marie Gibbal (Plon, 1991). Perros est, avec Camus et quelques poètes, un des écrivains qui me sont les plus chers. Véritable mystique de la littérature, poète (*Une vie ordinaire*) et critique (*Papiers collés*), il n'a jamais triché. Son ami Gibbal va à la rencontre de l'homme et de l'oeuvre.

*L'Ombre jetée* (deux tomes), poèmes de Rina Lasnier (crits des Forges, 1987 et 1988). On n'en a jamais fini de cette oeuvre d'un des plus grands poètes de la langue française. Je veux relire cet été cette poésie qui sait renouveler mon rapport au langage (des sources) et au monde (habitable).

*Les deux royaumes*, essai de Pierre Vadeboncoeur (l'Hexagone, 1978). S'il est un chef-d'oeuvre de la littérature de langue française, c'est bien ce livre de l'essayiste québécois, qu'un critique du journal Le Monde a justement comparé à Valéry.

*Rencontres avec René Char*, essai de Jean Pénard (José Corti, 1991). Le tombeau de Char ne pouvait mieux s'ouvrir. Après les lectures savantes, voici des entretiens intimes avec l'homme et son oeuvre. L'auteur de ces *Rencontres* a fréquenté René Char de 1954 à 1987. Il nous livre les moments choisis d'une amitié littéraire exceptionnelle.

*Entretiens sur la poésie et la littérature*, essai de Jorge Luis Borges (Gallimard, 1990). La vivacité intellectuelle de Borges était remarquable. Je ne connais rien de plus stimulant que ses conversations et entretiens, qu'il dispensait généreusement. Aveugle, il rêvait tout haut de la littérature.

**SERGE TRUFFAUT**

De Jacques Sternberg, on va lire

## LA VITRINE DU LIVRE

**FREUD, UNE VIE**

Peter Gay, Hachette, 899 pages.

PROFESSEUR d'histoire à Yale, spécialiste du siècle des Lumières et de la naissance de la psychanalyse, le Britannique Peter Gay consacre à Sigmund Freud un ouvrage à la fois biographique et analytique qui redonne à Freud et à son oeuvre sa grande place dans l'histoire des idées. On y découvre Freud sous les traits d'un médecin viennois plutôt conventionnel, enraciné dans sa culture et tributaire des drames du siècle. Querelles, enjeux, concepts, théories, intuitions et mises en cause qui modifièrent notre idée de l'homme de manière irréversible. Un ouvrage majeur.

**AUTOUR DE FERRON**

Littérature, traduction, altérité Betty Bednarski, Éditions du Gref, Toronto.

PUBLIÉ en français à Toronto (ce qui est rarissime), l'ouvrage de Betty Bednarski présente une suite de textes consacrés à l'acte de traduire et à l'oeuvre de Jacques Ferron. Traductrice, critique, professeur, Bednarski puise à ces expériences pour explorer les points de rencontre entre la traduction et autres formes de lectures. « Cette oeuvre-là n'a cessé de m'interpeller. Je l'ai lue et je l'ai traduite en partie. Lire, traduire — étrange travail de circonscription au cours duquel j'ai découvert le jeu d'altérité auquel je participais », écrit l'auteur. Ce livre a reçu le prix Gabrielle-Roy 1990.

**BEUVE-MÉRY**

PAROLES ÉCRITES

Texte établi par Pierre-Henry Beuve-Méry, Grasset, 413 pages.

LE FILS du célèbre fondateur du quotidien Le Monde a réuni dans cet ouvrage des textes, chroniques, in-

terviews, que son père, Hubert Beuve-Méry, a publié dans les colonnes de son journal de l'avenue des Italiens. On y retrouve les textes sur la création du Monde, sur De Gaulle, sur Mai 68, sur la guerre froide, etc. On y trouve même la lettre de démission du HBM à ses journalistes. Par contre, on n'y trouve pas les célèbres billets signés Sirius.



**LOUIS SCUTENAIRE**

Raoul Vaneigem Poètes d'Aujourd'hui Seghers, 1991, 186 pages.

IL ÉTAIT un peu oublié, le poète Louis Scutenaire, né en 1905 et décédé il y a quatre ans, en 1987. Belge, ce très grand écrivain ne mérite pas cet oubli, et son entrée dans la grande collection des Poètes d'Aujourd'hui chez Seghers est des plus méritées. Il a aimé et chanté les femmes, les oiseaux, les hôtels et l'Italie, les tableaux de son compatriote René Magritte, et la vie. Son oeuvre se rassemble sous le titre *Mes inscriptions*.

**Jim Thompson**, dont le second tome vient de paraître. Parce que dans le paysage du polar américain, Thompson est le plus irrésistiblement libidinal et que même ses fonds de tiroir doivent sentir l'humour noir.

Pour demeurer dans la même tonalité expressive, je me propose de parcourir *L'Amérique de Mingus* de Didier Levallet et Denis-Constant Martin. Parce que le jazz est le « continent noir » de la musique occidentale (pour rendre littérale une expression que Freud réservait à la sexualité féminine), et parce que Mingus en est un des explorateurs et cartographes les plus importants.

Enfin, troisième arrêt continental, j'aimerais relire *Au-dessous du volcan*, le roman de Malcolm Lowry qui a marqué mes premiers pas dans la vie adulte. Parce qu'il s'agit d'un roman tellurique qui se consume comme un grand verre de mesclun, noir comme si l'on se rinçait la dalle à la terrasse d'une vieille cantine mexicaine en fixant le soleil de plomb. Pendant un bref été, le Québec coulera en flammes au milieu de l'Amérique.

*Histoires à mourir de vous* publié chez Denoël. Faut-il se justifier? Cet auteur est à la fiction d'aujourd'hui ce que Cioran est à la philo actuelle, un homme qui cultive la lucidité grinçante.

De **Robert Palmer**, on va se taper *Deep Blues. A Musical and Cultural History of the Mississippi Delta* aux éditions Penguin. Pourquoi? Parce qu'on a beau « chroniquer » sur le sujet depuis plusieurs années, on n'en sait jamais assez.

De **James M. MacPherson**, on va lire *La Guerre de Sécession* dans la collection Bouquins de Robert Laffont.

De **Edward Bunker** on va lire *Aucune bête féroce*, un polar paru chez Rivages. Enfin, de **William Tackery** on lira *Le Livre des snobs*, chez Flammarion, parce qu'on en est un, et qu'à cet égard on souhaite ardemment s'améliorer.

**ROBERT SALETTI**

En ce qui me concerne, l'été sera bref, mais je ne désespère pas de faire le ménage de ma table de chevet. Le dépoussiérage devrait commencer par *Les écrits perdus*, de

fois des expériences intéressantes. Des expériences de type miroir, comme celles que Guattari observe actuellement en Amérique latine : par exemple, le Parti des travailleurs brésiliens, « original et intelligent », ou le renouvellement du syndicalisme au Chili. Quelques militants, en rupture d'avec l'établissement syndical, vont sur le terrain, dans les quartiers et les bidonvilles. « De l'Asie aussi pourrait surgir de nouvelles pratiques sociales. C'est un continent très capitaliste et très cruel, mais les jeunes Japonais commencent à en avoir marre. »

Mais, la grande idée de Félix Guattari, c'est ce qu'il appelle « la révolution moléculaire ». « Les grandes révolutions idéologiques, je crois qu'elles sont finies, elles ont échoué. Les vrais changements viendront d'expériences locales, beaucoup plus proches du corps, de la famille, de l'individu. »

Ce sont ces mouvements isolés, surgis d'on ne sait où mais qui « se répandent sur toute la planète à la manière des virus », que le schizoanalyste appelle des révolutions moléculaires. Et, les principes de l'écosophie, susceptibles de faire « s'échapper les unes les autres des pratiques innovatrices de recomposition des subjectivités individuelles et collectives », pourraient nous engager sur cette voie.

Mais, en attendant ce renouvellement généralisé, Félix Guattari recommande à travailler avec son comparse Gilles Deleuze. On en verra le résultat à l'automne. Il y sera encore sans doute question d'écosophie et des liens entre la psychanalyse et les pratiques socio-culturelles car, dit Guattari, « je ne change pas tous les ans de préoccupations et de chevaux de bataille ».

**SOCIÉTÉ DE DIFFUSION**

CHERCHE REPRÉSENTANT(E)

POUR RÉSEAU DE LIBRAIRIES

TÉL.: 939-2660

# ANDRÉ MAJOR

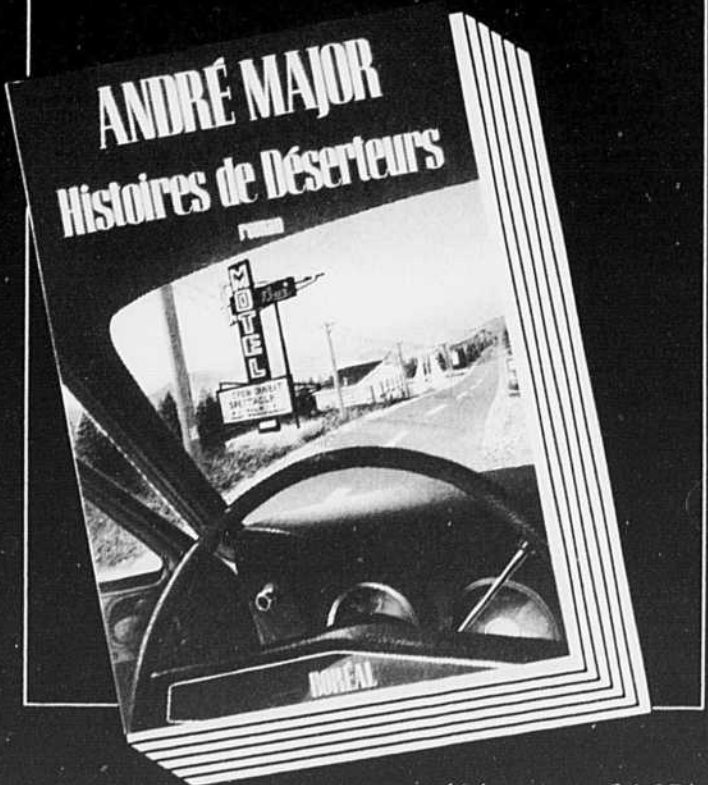
## HISTOIRES DE DÉSERTEURS

« Ses Histoires de déserteurs, imperméables au temps qui passe, soutenues en outre par un style et des rebondissements qui gardent en haleine, continuent de procurer un rare bonheur de lecture. »

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

« Des histoires que l'on vous suggère de redécouvrir cet été, les pieds pendants au bout du quai. »

Marie-Claude Fortin, *Voir*



464 pages • 24,95\$

**Boréal**

**Pensons livres cet été avec**

- **LE MAÎTRE DE CHICHEN ITZA**  
Vincent Chabot
- **SUR LE RIVAGE**  
Lucy Maud Montgomery
- **COURTEPOINTE**  
Marie Moser

QUÉBEC / AMÉRIQUE

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

## LE NOUVEAU DJIAN

ROMAN

RENARD BARROULT ÉDITIONS

« le roman d'un homme à fans » (L'Express) où l'on retrouve ce style « intime et déroutant qui vous accroche le cœur et vous mène par le bout du nez » (Nuit blanche).

« Son livre est un grand éclaboussement de tons, de talents divers, de techniques maîtrisées. Il épie, il renifle, il halète, bref, il est vivant. » (Le Point)

BERTRAND VAC ET D. KIMM

Québec d'autrefois et maternité d'aujourd'hui



**Jean BASILE**  
Lettres  
▲ québécoises

NICOLE BROSSARD affirmait, dans une de ses déclarations publiques, que la précieuse génération dont elle fait partie est la première qui, au Québec, a donné des écrivains qui écriront toute leur vie, ou quelque chose comme ça. La génération de Nicole Brossard a 47 ans et en est aux anthologies. Pierre Vadeboncoeur, évoqué la semaine dernière, en a 72. Bertrand Vac en a cinq de plus et il écrit toujours comme en témoigne son dernier recueil de nouvelles.

BERTRAND VAC ne publie plus beaucoup mais il a eu beaucoup de succès avec des récits satiriques où il dénonçait, en particulier, le provincialisme du Canada-français des années 40 et 50 et la vulgarité capitaliste de ses nouveaux riches. Il faisait partie des Canadiens-français cosmopolites et cultivés de cette époque, qui étudiaient et voyageaient en Europe. Chirurgien de métier, il tenait la littérature pour un plaisir. Son oeuvre, qui va du récit de moeurs au roman policier, est de qualité sans qu'on y trouve de ces inquiétudes que la littérature québécoise contemporaine manifeste. Il écrivait et il écrit toujours une langue probe et nette.

Le recueil de nouvelles qu'il vient de publier sous le titre de *Rue de Bullion* est dans le style traditionnel de la nouvelle psychologique. Les personnages sont typés et les actions touffues. Bertrand Vac est fidèle à sa génération dont il est un des témoins, comme il est aussi fidèle à sa classe qui est la bourgeoisie éclairée. C'est dire qu'il y a dans ce recueil quelques traits qui sont ceux d'une époque qui n'existe plus. Par exemple, on va encore en Europe en bateau ou, si on prend l'avion, on fait escale aux Açores. De plus, Bertrand Vac n'hésite pas à faire appel à des souvenirs personnels, comme son passage dans l'armée canadienne où il a été médecin militaire durant la seconde guerre mondiale.

La nouvelle *Rue de Bullion* est un tableau de genre. La rue de Bullion, comme la rue Sainte-Élizabeth, était une rue de bordels avant qu'on construise le plan Dozois. C'est l'occasion pour Bertrand Vac de rappeler que la petite histoire de Montréal n'est pas si édifiante que ça. Il s'agit de l'initiation sexuelle d'un jeune garçon par une prostituée. L'histoire est d'autant plus piquante que la tentative d'initiation sexuelle se passe durant que la parade de la Saint-Jean Baptiste rassemble les patriotes rue Sherbrooke. Ce détail qui peut paraître timide aujourd'hui était moins hier. Il est tout à fait révélateur de l'esprit de Bertrand Vac qui n'aime pas davantage l'étouffoir cléricale que l'étouffoir des Sociétés patriotiques, l'un allant souvent avec l'autre d'ailleurs. Il reprendra le thème de la niaiserie sexuelle des Canadiens-français dans une autre nouvelle, *La*

*Première cause.* C'est l'histoire d'un jeune Montréalais qui se fait plumer dans une boîte à filles, lors de son premier voyage à Londres.

On reconnaît volontiers Bertrand Vac lui-même sous les traits de Guillaume, un soldat canadien-français qui a fait la campagne de France durant la deuxième guerre mondiale. Il ne faut pas demander à Guillaume de parler de la conscription ou de méditer sur la guerre. Guillaume s'accommode de l'aventure, séduit les femmes. Son caractère, outre l'amour, est « de se rendre le plus utile possible » et de rechercher les bons côtés des choses. Ce trait de caractère lui sera utile quand il s'apercevra que la seule femme qu'il ait aimée, une Française, en épouse un autre.

La nouvelle la plus étrange de ce recueil est *La maison de São Miguel*, une île des Açores. C'est une autre histoire d'amour lointaines et impossibles. Lucille, l'héroïne, s'entête d'un petit garçon du coin qu'elle tant bien que mal une mère misérable. Malgré son ami intime qui la trouve un peu jeune pour « se pencher sur les misères humaines », Lucille prendra l'éducation du petit à sa charge et elle le regardera grandir à chaque fois qu'elle retourne en vacances à São Miguel. Mais à force de grandir, on devient un beau jeune homme moustachu qui joue au soccer. C'est alors que Lucille sent naître en elle un drôle de désir. Quand l'adolescent voudra émigrer à Montréal, Lucille paniquera car elle se voit déjà dans le rôle ingrat de Phèdre. Pour le consoler de ne pas l'accueillir comme il le souhaite, elle lui offrira une moto sur laquelle, manque de chance, il se tuera.

On pourrait en faire un drame et c'est ce que Lucille ferait peut-être si son ami intime n'intervenait pas au plus vite. « Lucille, ne meurs jamais, pour qui que ce soit. Surtout pas pour les morts », écrit Bertrand Vac qui sait qu'un sain égoïsme est vertueux. Une des caractéristiques de l'oeuvre de Bertrand Vac est justement de chanter la vie et la vie sexuelle car il n'y en a pas d'autres. Cette nouvelle est la plus contemporaine du recueil car les Québécoises et les Québécois qui ont connu ce genre d'aventure avec un beau Marocain ou une belle Salvadorienne ne manquent pas.

On peut lire les nouvelles de Bertrand Vac pour ce qu'elles sont au premier chef, c'est-à-dire des histoires bien tournées et piquantes. Mais il y a plus que ça. D'abord, les nouvelles de Bertrand Vac ont la saveur du vieux et très nostalgique Montréal montréalais ou la *furia francese* se mêlait au sens du confort anglais. Comment ne pas voir qu'il est en train de disparaître sous le poids des provinciaux qui l'ont investi en imposant leurs valeurs traditionnelles et terriennes, celles qu'on retrouve précisément dans le défilé de la Saint-Jean-Baptiste de Bertrand Vac avec son agneau « qui bêle faiblement ».

Il faut comprendre ensuite que Bertrand Vac écrit dans le langage crypté d'une époque où la bienséance sociale exigeait qu'on oublie certains détails dont on fait maintenant les tirages. Aujourd'hui, on dirait simplement : « Phèdre, c'est moi » et on passerait à autre chose. N'importe! Avec sa manière policée

D. Kimm  
**Tableaux**



vib éditeur

et discrète, toute empreinte du secret professionnel, Bertrand Vac fait partie des écrivains qui ont participé à l'avènement du Québec moderne en secouant dans ses livres les hypocrisies des temps qui étaient les siens quand il était jeune.

D. KIMM fait, sans doute partie de l'école des écrivains féministes pour qui la manifestation littéraire se confond avec l'adoration perpétuelle du soi. Barrès est moins mort qu'on

ne croit. Dans l'occurrence, il s'agit pour l'écrivain de fêter sa propre maternité, semble-t-il, en des petites proses qui dépassent rarement une page, d'où le titre *Tableaux*. De fait, tableautins ou esquisses auraient largement suffi parce que tout dans ce livre est minuscule.

On comprend bien ce qu'a été l'angoisse de D. Kimm et ce qui l'exalte en fin de compte. Elle craignait de ne pas être bonne mère parce que la conception de l'enfant n'était pas prévue dans son plan de vie. Il est venu comme ça. Or c'est bien le contraire qui arrive. Dès que l'enfant paraît, il se place sans vergogne au centre de la vie et demande qu'on lui donne tout. Rien de nouveau là-dedans, du moins pour les bébés car les femmes désormais font des enfants quand elles veulent. À nouvelles libertés, nouvelles responsabilités. Mais D. Kimm ne traite pas de cette question.

C'est effectivement un thème touchant que tous ces enfants qui viennent au monde sans être prévus et qu'on aime, dès lors, passionnément ou pas du tout. Encore faut-il le traiter autrement que par des notes cursives, écrites à la diable et, trop souvent, dans un style sentimental-prétentieux un peu pénible, même si l'émotion pour le quotidien n'est pas absente de ce livre. Il paraît que D. Kimm et sa fille forment « un duo infernal ». Ce

serait charmant mais en quoi l'est-il? On ne le saura jamais. C'est en lisant de tels livres, qu'on peut évaluer à quel point l'avant-garde de seconde main est synonyme de conformisme.

☆☆☆  
**Rue de Bullion**, Bertrand Vac, éditions Léméac, Montréal.  
**Tableaux**, D. Kimm, éditions VLB, Montréal.

**Pensons livres cet été avec**

- **QUEL JOUR SOMMES-NOUS?**  
Lucie Gagnon
- **PARCOURS**  
Robert Giroux
- **MACADAM TANGO**  
Pierre Monette

**TRIPTYQUE**  
« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**MERLYNE**  
**MANON BARBEAU**

«Merlyne descend aux enfers d'une passion amoureuse, la passion comme épreuve, un passage terrible, un jeu qui frôle la mort. Pour accoucher d'elle-même dans la jouissance brute.»  
Ariane Emond, *Le Devoir*

«D'une écriture souple, musicale et dynamique, Manon Barbeau signe un magnifique roman d'apprentissage au féminin.»  
Geneviève Picard, *Elle Québec*

Manon Barbeau  
**MERLYNE**  
roman  
Boréal

192 pages • 15,95\$

**Boréal**

**«C'est le meilleur de ses premiers romans. Tout l'univers extraordinaire de John Irving apparaît dans Liberté pour les Ours.»**  
René Homier-Roy, CKAC-MA

**JOHN IRVING**  
**LIBERTÉ POUR LES OURS!**  
roman Seuil

**ÉTÉ SEUIL**

**«Brazzaville Plage se «voit» presque autant qu'il se lit, (...) Boyd véritablement nous prend par la main, nous cultive et nous divertit.»**  
Bertrand Pirel, *Le Devoir*

**William Boyd**  
**BRAZZAVILLE PLAGE**  
roman Seuil

**ÉTÉ SEUIL**

**Bon voyage!**

Georges-Hébert Germain

**CHRISTOPHE COLOMB**  
Naufrage sur les côtes du Paradis  
ROMAN  
QUÉBEC AMÉRIQUE

«Passionnant... Un véritable roman d'aventures»  
J.-P. Coallier *Ad Lib*

«La pâte de son roman est toujours riche, passionnée et érudite.»  
J. Basile *Le Devoir*

«Il faut remercier Georges-Hébert Germain de nous faire redécouvrir Colomb avec autant de chaleur, de couleur et de brio.»  
A. Poulin *Le Droit*

«Ce livre merveilleusement écrit se lit comme un roman d'aventures... formidable!»  
S. Lévesque *CKAC*

«Quel plaisir d'entrer dans un livre comme on embarque sur un navire en sachant que l'on peut faire confiance au capitaine!»  
J. Lepage *La Presse*

«Un roman historique des plus fascinants... 367 pages à dévorer.»  
F. Grimaldi *CBF Bonjour*

**19,95\$ - 367 PAGES - ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE**

# Le plaisir des Livres

## La poésie sonore, ou comment casser le mot pour entendre la voix

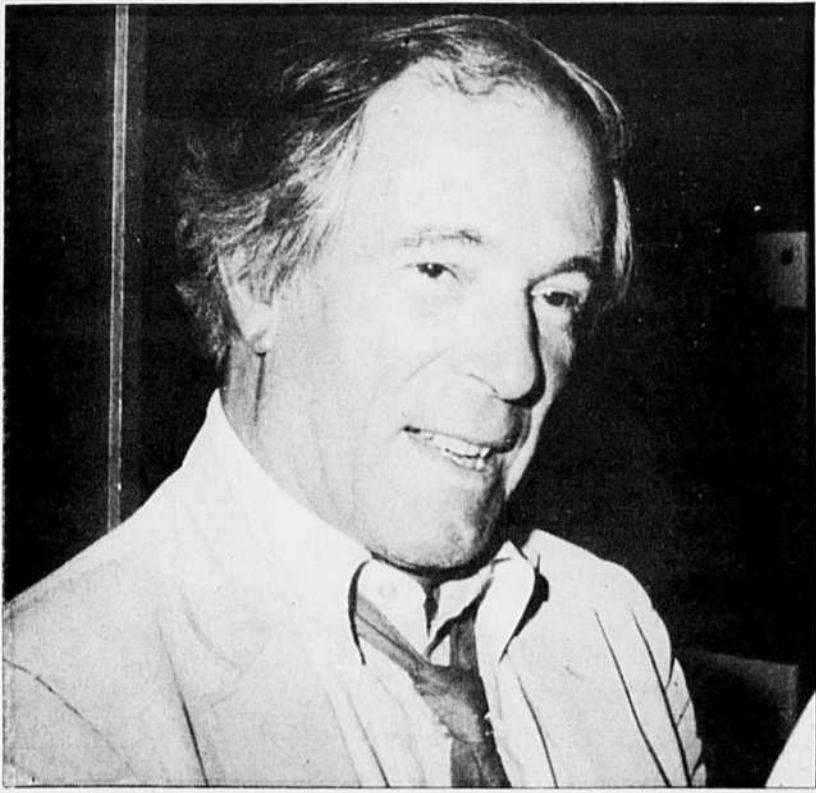


PHOTO FRANÇOIS BERGERON  
Bernard Heidsieck, un des créateurs de la poésie sonore.

Francine Bordeleau

CRÉÉ dans les années 70 par le Français Jean-Jacques Lebel, le festival *Polyphonix* réunit chaque année au Centre Georges-Pompidou, à Paris, ces « poètes sonores » et ces performeurs persuadés, comme le disait Tristan Tzara, que « la pensée se fait par la bouche ».

De passage à Québec pour la 16<sup>e</sup> édition de l'événement qui se déroule exceptionnellement ici cette année (louée en soit « l'avant-garde » de la Vieille Capitale), Bernard Heidsieck, l'un des fondateurs du mouvement, m'expliquera l'histoire de la poésie sonore. Dans les années 50, tandis que le surréalisme et la littérature engagée produisaient leurs dernières flammèches, la poésie arrivait à une sorte de fin de cycle. Il s'est en même temps trouvé des gens comme Heidsieck qui ont découvert avec émerveillement la musique de Pierre Boulez et, par comparaison, ont constaté que « la poésie avait 50 ans de retard sur la musique ».

Avec François Dufresne, Henri Chopin et Brian Gysin, Bernard Heidsieck veut « sortir le poème du papier pour réconcilier la poésie avec la société ». On commence à

travailler avec le magnétophone, on fonde des revues comme *Cinquième Saison* et *Ou* qui s'internationalisent...

Ce sont ensuite la musique électronique, puis les médias électroniques qui, en France, en Suède, aux États-Unis, font évoluer la poésie sonore. « La performance viendra plus tard, après que les artistes des arts plastiques en aient inscrit la tradition », récapitule le Hongrois Tibor Papp, qui fait partie de *Polyphonix* depuis 1985.

Aujourd'hui, le mouvement (entre guillemets, puisque « ses éléments ne sont pas fixes et les pratiques sont hétérogènes », souligne Tibor Papp) s'interroge sur son présent et son avenir. Il faut dire que le Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval et Le Lieu, Centre en art actuel, n'ont pas trop donné le choix aux praticiens. En cette semaine du 12 au 16 juin, on a théorisé le jour, dans le cadre du colloque *Oralités* organisé par le CRELIQ, sur ce qu'on fait, le soir, les invités de *Polyphonix*.

Arrière-garde ou avant-garde, on ne sait trop. Les John Giorno, le célèbre *dormeur* du film d'Andy Warhol dont les travaux actuels consis-

sent à rapprocher la poésie des mass-médias, Serge Pey, qui écrit ses poèmes sur des bâtons de châtagnier et pour qui « l'oralité passe par les pieds », Steve McCaffery et autres Jean-Pierre Verheggen, sont suffisamment représentatifs pour montrer où en est rendu le mouvement. Des gens de Québec aussi — « le milieu de la poésie sonore est surtout concentré à Québec », dit Richard Martel, l'un des animateurs du Lieu —, Gilles Arteau, Pierre-André Arcand, Jean-Yves Fréchette, qui gravitent autour du Lieu et d'Obscure, témoignent que cette pratique alternative a également fait son chemin ici.

Cette pratique alternative, il faut l'associer à une expérimentation, une expérimentation « impliquant le corps, dit Heidsieck. Et, s'il est difficile de donner une définition exacte de la poésie sonore, il faut voir dans cette pratique la volonté d'arracher le texte à la page pour le projeter dans l'espace ».

Simple récitation ou véritable performance, la poésie sonore joue, à des degrés divers, avec le corps, la technique, la déconstruction du langage. « C'est une logique du discontinu qui fait appel au plaisir esthétique plutôt qu'à la compréhension rationnelle »,

dit Roger Chamberland, du CRELIQ. Et, grâce aux vidéoclips, cette logique du discontinu est pour nous familière.

« Dans la conception artistique traditionnelle, l'accent est mis sur l'oeuvre finie, sur les styles, les écoles. Ici, l'accent est mis sur l'acte créateur et sur l'instant. La poésie sonore exaspère la créativité dans ce qu'elle a de plus virulent », dit le psychanalyste Félix Guattari.

Au Québec, la poésie sonore a trouvé, dans le médiéviste Paul Zumtor, sa caution intellectuelle et son plus ardent défenseur. « Survient un moment où il y a désir de forme. Là, on entre dans l'art », avance-t-il.

Mouvement rattaché à la modernité, voire à la post-modernité, la poésie sonore semble toutefois avoir un avenir incertain. La semaine dernière, on s'interrogeait sur l'absence symptomatique des moins de 30 ans.

Mais, Richard Martel sait où se trouve cet avenir : il passe par la diffusion télévisuelle. « La poésie sonore et la performance sont des formes esthétiques dont le support médiatique naturel est la télé. Mais, les médias électroniques sont incapables de jouer leur rôle », dit-il.

## HUGH HAZELTON

### Vers une littérature latino-québécoise

Jean Royer

MONTREAL est devenue le centre d'attraction d'une littérature latino-québécoise qui compte déjà plus de 40 écrivains venus d'Amérique latine.

C'est Hugh Hazelton qui me le confirme, lui qui vient de collaborer à la publication de deux anthologies, l'une en français, *La Présence d'une autre Amérique* (Éditions de la Naine Blanche), et l'autre en anglais, *Companeros* (Cormorant Books).

Hazelton, qui a fui Chicago et la conscription pour le Vietnam, a voyagé au Canada et s'est établi à Montréal il y a une douzaine d'années. Déjà, durant ses études à Yale

University, il s'intéressait à la langue française, suivant l'exemple de sa mère. Aujourd'hui professeur d'espagnol dans un Cégep, il poursuit à l'Université de Sherbrooke des études supérieures en littératures comparées. Son obsession : explorer les rapports entre les littératures québécoise, canadienne et latino-américaines.

Dans l'anthologie en français, *La Présence d'une autre Amérique*, il présente une quinzaine de poètes et prosateurs qui composent maintenant une littérature latino-québécoise. Jorge Cancino, Alfredo Lavergne, Nelly Dasvis Vallejos, Yvonne América Truque ou Gilberto Flores Patino commencent d'être connus dans les milieux littéraires. Comme

Pablo Urbanyi, qui a publié chez VLB Éditions, ils ont publié chez Boréal, chez Orphée ou ailleurs. Alvarado, pour sa part, dirige à Montréal la revue *Sur*, engagée politiquement, et Cancino anime la revue *La Botella Verde*, de préoccupation exclusivement esthétique.

« Il y a plus d'affinités entre la poésie québécoise et la poésie d'Amérique latine, me dit Hazelton, qu'il y en a entre les poètes canadiens-anglais et les poètes québécois. Au contraire, si l'on regarde la prose, les rapprochements sont nombreux à faire entre les romanciers canadiens-anglais et les romanciers québécois ».

Dans l'anthologie qu'il a réalisée en anglais avec Gary Geddes, *Companeros*, Hugh Hazelton a réuni plus de 90 auteurs ayant écrit au sujet de l'Amérique latine. Canadiens, Québécois et Latino-Américains se côtoient dans la vision d'une autre Amérique. Poésie, fiction, témoignages illustrent l'existence d'une diaspora latino-américaine qui s'affirme en Amérique du Nord depuis trois décennies.

Au Québec, tout a commencé avec les Haïtiens qui, à partir de 1964, se sont établis à Montréal. Puis, à la chute d'Allende en 1973, 8 000 Chiliens ont émigré ici. Aujourd'hui, on compte au Québec plus de 80 000 latino-québécois de langues espagnole, brésilienne et française.

Unis par la langue, espagnole ou française, ces nouveaux Québécois possèdent une grande cohérence culturelle, rappelle Hugh Hazelton. Pour la plupart réfugiés politiques, ces immigrants sont progressistes et humanistes, ils ont choisi le Québec à cause de sa culture latine et se sont intégrés à notre société. Enfin, ils ap-

partiennent à des cultures latino-américaines où la littérature a toujours eu une grande importance. Ce qui explique la vitalité de la nouvelle littérature latino-québécoise.

Des noms ? Manuel Betanzos Santos, qui dirige la revue *Boréal* en anglais, en français et en espagnol. Les Haïtiens Anthony Phelps, Serge Legagneur, Gérard Étienne, Roland Morisseau, Émile Ollivier. La cinéaste et romancière chilienne Marilú Mallet. Alberto Kurapel, Jorge Fayardo, Pablo Urbanyi, Flores Patino, Hernan Barrias et Francisco Vinuela, qui ont tous publié au Québec.

« Il ne faut pas oublier, ajoute Hugh Hazelton, que depuis le début du 19<sup>e</sup> siècle et depuis leur indépendance, les pays latino-américains ne se sont pas tant rattachés à l'Espagne qu'à la France et à Paris comme centre culturel. Victor Hugo n'a pas seulement influencé Louis Fréchette au Québec, il a influencé beaucoup d'écrivains de l'Amérique latine. De même, le symbolisme a contribué à l'éclosion d'une littérature latino-américaine, comme à celle de Nelligan au Québec, par exemple ».

Les affinités entre les poètes québécois et latino-américains, Hazelton les reconnaît dès les années 1960, avec *L'Afficheur hurle* de Paul Chamberland et le courant de la poésie engagée politiquement où apparaîtront Michèle Lalonde, Patrice Desbiens et André Brochu, par exemple.

Aujourd'hui, les affinités et les rapprochements se rejoignent dans la comparaison des histoires littéraires. Claude Beausoleil a fait paraître aux Éditions des Forges une *Antho-*

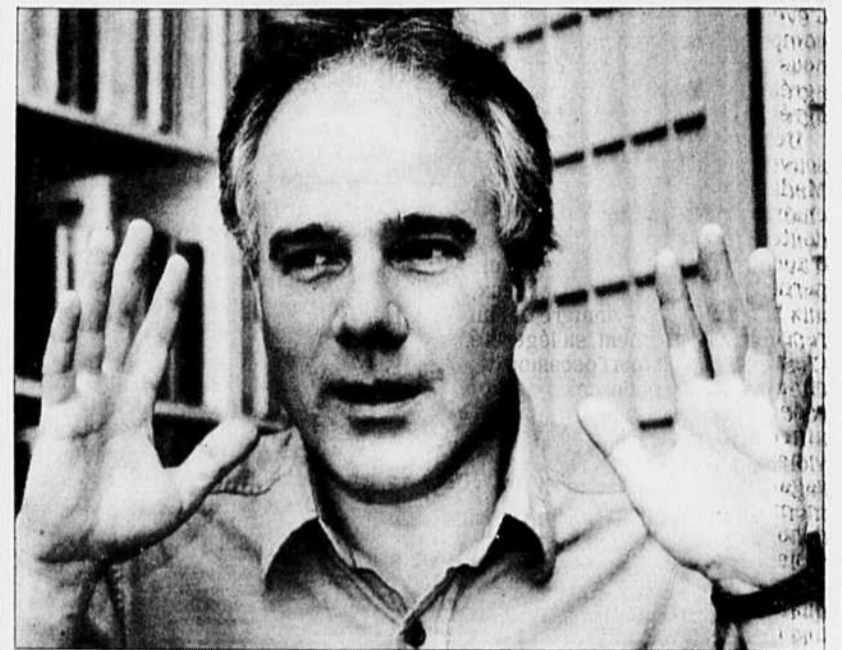


PHOTO JACQUES GRENIER

Hugh Hazelton

logie de la poésie mexicaine et voici deux anthologies de Hugh Hazelton qui unissent des écrivains du Québec

et de l'Amérique latine. On peut dire qu'il existe maintenant une véritable littérature latino-québécoise.

## Éros russe

LA BELLE DE MOSCOU

Victor Erofeev  
Paris, Albin Michel  
1990, 336 pages.

Christian Mistral

AVEZ-VOUS remarqué comme Egon Schiele est populaire depuis un bout de temps auprès des maquettistes de jaquettes de livres ? Je connais une bonne demi-douzaine de titres qui s'étalent en surplomb de l'une ou l'autre de ses toiles. C'est vrai qu'elles sont juteuses en diable, ses toiles, à Egon Schiele. Tellement que, dans certains pays, comme la Chine et Cincinnatti, c'est carrément interdit. Mais quoi, puisque c'est dangereux d'échanger des fluides, on peut toujours au moins se rincer l'oeil !

Sa *Femme allongée* à la une du roman de Victor Erofeev nous donne un avant-goût de l'héroïne, Irina, femme totale, folle et fabuleusement saine d'esprit, sainte en devenir et putain généreuse, ses grands yeux pleins d'espoir en l'amour, aspirant à être Jeanne d'Arc, rien de moins, et bien plus. Prude capricieuse, femme de tête débauchée, Irina est toutes les femmes à la fois ; il y a de la Joëlle dans son désir protéiforme, la Joëlle du film de Blier *Merci la vie*.

*La belle de Moscou* est présenté comme un érotique soviétique, mais bon, c'est autre chose. L'auteur, né en 1947, « leader de la nouvelle génération d'écrivains de la perestroïka » (ils disent tous ça), a été censuré en URSS jusqu'en 1989. Pour une fois, on comprend pourquoi. En effet, le regard que posent les protagonistes sur le monde extérieur, comme à travers un prisme déformant, est substantiellement subversif.

Comment en serait-il autrement ? La médiatisation planétaire permet

à ces âmes en déroute de tout connaître des sulfureux fastes de l'ouest alors même qu'ils ne peuvent sortir de Moscou sans montrer patte blanche aux postes de contrôle. Qu'on n'aille pas cependant s'y tromper : les Russes aiment leur terre, d'un amour douloureux certes, mais combien plus franc que le nôtre. *Où est donc cet Occident dissolu dont on nous rebattait les oreilles ? Ils sont convenables à en mourir et, même quand ils ont l'impression de pêcher, ils restent pondérés et précis comme un charcutier qui coupe des tranches de jambon. S'ils boivent de la vodka, c'est à petites gorgées, et jamais plus de deux petits verres...*

Exquise et pauvre Irina, seule contre tous, persécutée pour quelques photos porno glacées... Les ténébres russes lui léchent les chevilles, s'agrippent à ses jambes faites au moule, cherchent à l'avaler tout entière. Elle en prend plein la gueule et revient à la charge, trompée à mort mais, de son propre aveu, elle a le cul plus fort que la tête, et puis ne faut-il pas quelque chose pour témoigner de la noirceur des hommes ?

Irina gagne droit notre cœur parce qu'elle est épouvantable de vérité. Quand le lecteur voudrait aider l'héroïne à se débattre dans l'épaisseur de son drame, c'est que c'est gagné. Irina opprimée, c'est la Vie qu'on opprime...

Du reste, elle ne s'en laisse pas conter. Mal embouchée, elle parle pur. Et rêve d'un bon mari, mais pas n'importe qui : *D'après mon expérience, les écrivains ne valent pas grand-chose, encore moins en tant qu'hommes et, malgré leur physique imposant et leurs vestes de cuir, ils sont trop agités, pratiquent l'excitation rapide et jouisent tout de suite. Pas question d'en épouser un !*

Et vlan.

**Pensons livres cet été avec**

- BRAZZAVILLE PLAGE  
William Boyd
- LIBERTÉ POUR LES OURS!  
John Irving
- FLEURS DE RUINE  
Patrick Modiano

**Seuil**

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Pensons livres cet été avec**

- DEUX SEMAINES EN SEPTEMBRE  
André Girard
- LA CHINOISE BLONDE  
Paulo Noyart
- FEUX DE BRINDILLES  
Ginette Paris

**Quinze**

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**LES ARBRES REMARQUABLES**  
du jardin botanique de Montréal

**Les arbres remarquables**

Marie-Fleurte Beaudoin  
en collaboration avec  
Anne Charpentier

plus de 160 photographies couleurs avec un itinéraire du jardin botanique

188 pages  
16,95 \$

**Pensons livres cet été avec**

- MARIE LAFLAMME  
Christine Brouillet  
Lacombe/Denoël
- CHRISTOPHE ET SON OEUF  
Carlos Fuentes
- ONITSHA  
J.M.G. Le Clézio

**GALLIMARD**

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**TRIPTYQUE**

P. 5670, SUCC. C. MONTREAL (QUEBEC) H2X 3N4  
TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

ESSAI

Pierre Monette

**MACADAM TANGO**

1984

ROBERT GIROUX

**PARCOURS**

Robert Giroux  
**PARCOURS**  
de l'imprimé à l'oralité  
496 p. — 29,95 \$

En vente chez votre libraire

Pierre Desrochers

**Ti-cul Desbiens**  
ou le chemin des Grèves

300 pages/19,95\$

**TI-CUL DESBIENS**  
de  
Pierre Desrochers

Un été '59 particulier pour Ti-cul Desbiens et sa bande. Un été aux Grèves, à Contrecoeur.

ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

**L** le plaisir des  
**livres**

## La soutenable légèreté de l'être



### LES FAUX-FUYANTS

Françoise Sagan  
Paris, 1991, Julliard,  
243 pages.  
EN DONNANT à Jérôme Garcin, pour son *Dictionnaire* (chez François Bourin, 1988), la plus courte mais en même temps la plus humoristique des 250 notices nécrologiques rassemblées dans ce drôle de bouquin, Françoise Sagan rappelait qu'elle « fit son apparition en 1954, avec un mince roman, *Bonjour tristesse*, qui fut un scandale mondial; que sa disparition, après une vie et une oeuvre également agréables et bâclées, ne fut un scandale que pour elle-même ». Point final.

Or, n'en déplaise à la principale intéressée, cette oeuvre, dont le vingt-huitième avatar (au sens d'incarnation et non pas d'événement fâcheux comme on le comprend abusivement...) vient de nous parvenir, est sans doute agréable, quelquefois même très agréable, mais sûrement pas bâclée.

Depuis qu'on peut voir et entendre, souvent en prêtant bien l'oreille, Madame Sagan sur les différentes chaînes de télévision, on est sans doute sensible au petit rire léger, d'aucuns disent nerveux, qui lui permet d'échapper aux grincheux, aux habituels pisse-vinaigre qui lui reprochent, justement, sa légèreté. C'est encore une fois l'occasion de citer Alain, ce philosophe qu'on redécouvre cette année, Alain qui affirmait « que la frivolité est un état violent ». Les personnages saganiques sont, très souvent et même presque toujours, sous des dehors anodins, victimes de cette violence.

Dans *Les Faux-Fuyants*, un quatuor bien parisien est confronté à une tout autre sorte de violence: la guerre et l'exode, sur une route beauceronne, en 1940. On est à la mi-juin, et indépendamment des malheurs qui frappent la France, la Beauce entière fait les moissons. Et la famille Henri qui recueille les « sinistrés », après la mort du chauffeur de la Chenard et Walcker (Sagan en connaît un bout sur les belles voitures racées, celles de son époque et celles qui l'ont précédée), n'entend pas abriter et nourrir ces touristes forcés sans exiger qu'ils et qu'elles (deux hommes et deux femmes) paient leur écot en partageant les tâches, aux champs et dans la cuisine.

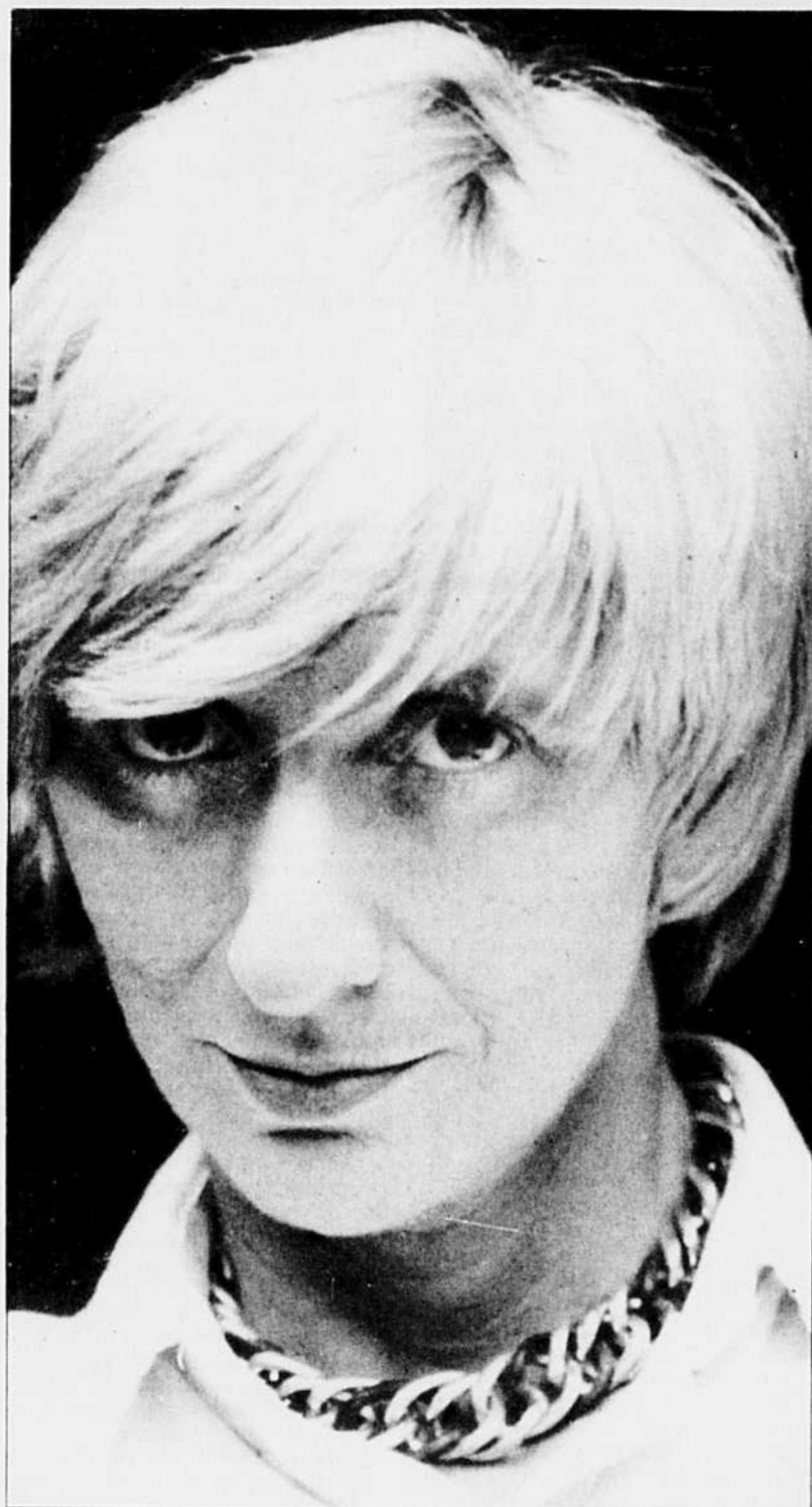
En racontant cette aventure, dans la vie de Diane, une quinquagénaire qui a beaucoup vécu, de Luce, beaucoup plus jeune et déjà bien lancée dans la galanterie, de son amant Bruno, ultra-sensible aux rayons du soleil, et finalement de Loïc, la cinquantaine également et homosexuel, Sagan s'est visiblement gondoilée. Il faut voir comment, avec une rare compétence (!), de quoi conclure qu'elle a bien connu, en sa prime jeunesse, la vie villageoise sinon paysanne (n'oublions pas que Françoise, née Quoirez, a vu le jour à Carjac, dans le Lot), l'auteur décrit les hôtes qui ont recueilli les Parisiens: Ariette, surnommée le Memling à cause de ses traits accusés, le fils Maurice qui deviendra dare-dare l'amant fruste mais fort goûté de la belle Luce et même l'idiot du village. Une prose comme à l'ordinaire redoutablement efficace, avec ce *must*, pour parler comme la pub de Cartier, d'une ironie qui n'a jamais été plus jubilatoire.

Contrairement à l'Autrichien Peter Handke, expert en fatigue chronique, que *Les Faux-Fuyants* n'ont pas fait rire, je me suis biddonnée constamment dans ce dernier roman de Sagan qui renferme malgré le sujet hilarant quelques passages émouvants. Ainsi, après la mort du chauffeur Jean, tué par la mitrailleuse d'un pilote de Stuka, on voit Luce, sincèrement émue: « Elle s'agenouillait près du cadavre avec cette aisance que gardent les femmes devant les blessés et les morts, au contraire des hommes qui, comme Loïc, s'en écartent instinctivement ».

Toujours aussi bien informée sur la « culture » de ses commensaux du tout Paris, Sagan n'en rate pas une. « Les visages austères étaient toujours des Memling, dans son monde, de même que Botticelli désignait les jolies femmes, Bosch les scènes d'horreur, Breughel les banquets et la neige, Renoir les femmes dodues, Modigliani les maigres et Van Gogh la géniale et malheureuse rencontre d'une oreille, d'un pont et d'une chaise... »

On le voit, Sagan n'a pas perdu la main quand il s'agit de trouver une formule heureuse. Les paysages beaucerons l'inspirent autant que la cuisine simple, lourde mais savoureuse, remplie de contentement ces Parisiens peu habitués à de telles ripailles mais qui ne boudent pas leur plaisir.

Il faut — tout bonne chose à une fin, même en période de désastre national — reprendre la route, la moisson terminée. Cette fois dans une antique Delage, acquise à prix d'or du garagiste local. Mais, bizarrement, on répuge à partir... même Loïc, ce diplomate revenu de



Françoise Sagan

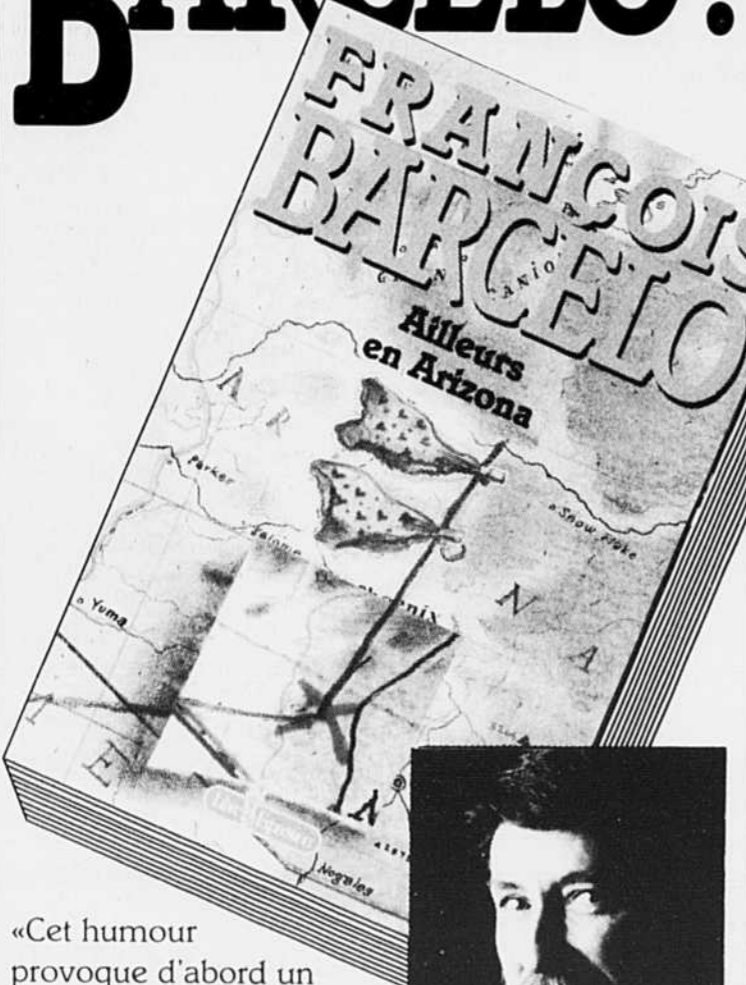
tout, regrette un endroit « où il s'était senti si bêtement, si naïvement et mollement accordé à sa vie... À sa caricature de vie ».

L'armistice est signé, les Allemands quittent la Beauce, et les Parisiens tentent de regagner la capitale. Mais Sagan ne serait pas Sagan si elle avait prévu la fin. Bâclée cette fin? Peut-être pas. Elle me semble au contraire respecter la tradition qui veut que tragédie et comédie se conjuguent dans une oeuvre (même dans une oeuvre) réussie.

*Les Faux-Fuyants* comportent même une sorte de moralité aux

dernières lignes: « Pour provoquer le chagrin et les larmes, il faut des circonstances précises, un décor, des détails que ne demandent pas, Dieu merci, le plaisir et le bonheur, lesquels s'accrochent d'un canevas plus flou ». La légèreté, plus supposée que réelle, de Françoise Sagan est en tout cas loin d'être insoutenable. Et les êtres dits légers qui peuplent son petit monde ont souvent plus de poids réel que certains graves et suffisants personnages de romans jugés plus sérieux, plus honorables, par la critique.

## LE NOUVEAU BARCELO!



«Cet humour provoque d'abord un sourire, ensuite une réflexion, et c'est pour cela que *Nulle part au Texas* et *Ailleurs en Arizona* laissent dans la (bonne) conscience des traces agaçantes, piquées mal placées qu'on ne saurait gratter.»

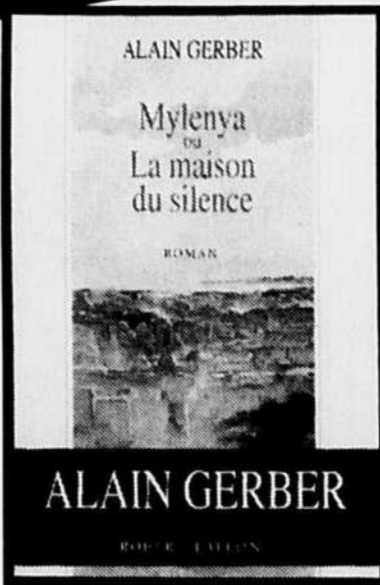


Réginald Martel — La Presse



## Cet été, j'aimerais lire...

MYLENYA ou LA MAISON DU SILENCE  OUI

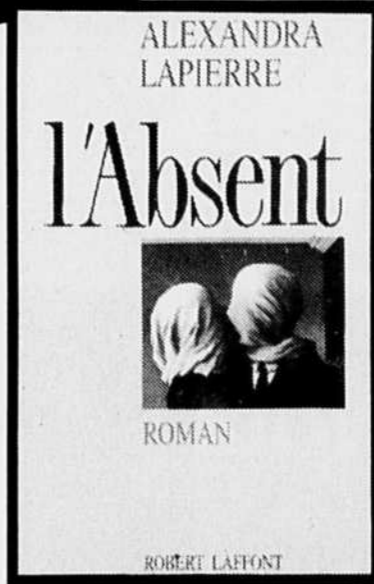


ALAIN GERBER  
au sommet de son art.

«Entre fidélité à l'enfance et pudicité sur la vie, son dernier roman est une fable sereine et forte.»

Le Monde

## L'ABSENT



ALEXANDRA LAPIERRE

Que se passe-t-il quand l'amour craque?

Un regard tendre et drôle sur une crise que chacun peut connaître.

## ANAÏS NIN

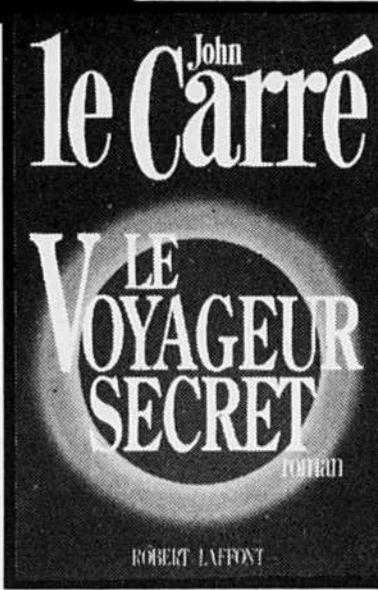


Masquée, si nue

La première biographie de cette femme inspirée, tragique, scandaleuse.

ÉLISABETH BARILLÉ

## LE VOYAGEUR SECRET

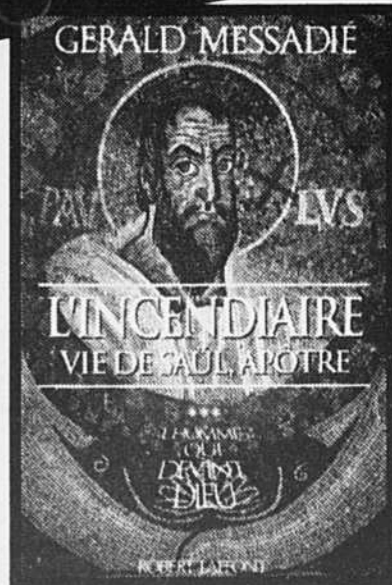


JOHN LE CARRÉ

«Après trente ans de bons et déloyaux services, les honorables correspondants de Le Carré font un bilan magistral.»

L'Express

## L'INCENDIAIRE



GERALD MESSADIÉ

*L'Homme qui devint Dieu, tome III*  
Qui était vraiment saint Paul, cet apôtre fondateur de l'«Église»?



ROBERT LAFFONT  
des livres ouverts sur la vie!

le plaisir des Livres

Flash-back sur les « Cahiers »

HISTOIRE D'UNE REVUE Tome 1, 1951-1959 Les Cahiers à l'assaut du cinéma. Antoine de Baecque. Éditions Cahiers du cinéma, 318 pages.

Marcel Jean

LE MENSUEL les Cahiers du cinéma fête ses 40 ans au moment où la revue est au plus bas. En effet, les trois dernières années ont été marquées par un affaiblissement de la pensée des Cahiers et par une série de prises de position douteuses (la réhabilitation de Lelouch, la défense de The Abyss de James Cameron, la surestimation d'un cinéaste aussi médiocre qu'Oliver Stone, etc.) qui ne peuvent que laisser perplexes le lecteur assidu.

Cependant, ce creux de vague ne devrait pas faire oublier la place que les Cahiers ont occupé, depuis quatre décennies, dans le paysage cinématographique mondial. Car, c'est de cette revue dont les premiers bureaux étaient situés avenue des Champs-Élysées qu'est véritablement née la Nouvelle Vague, ce mouvement privilégié de l'histoire du cinéma français qui allait contribuer au bouleversement du cinéma mondial.

Antoine de Baecque, membre de la rédaction des Cahiers du cinéma depuis le milieu des années 60, vient de signer le premier tome d'une histoire de la revue (le second tome doit sortir à l'automne). Il y est question de la première décennie, du numéro 1 paru en avril 1951 au triomphe des

Quatre Cents Coups, de François Truffaut, au festival de Cannes en mai 1959. Cette dernière date allait aussi marquer le passage définitif des Cahiers, Godard, Rivette et Rohmer à la réalisation.

Devant cette Histoire d'une revue, on ne peut faire autrement que de ressentir un certain malaise : un rédacteur des Cahiers du cinéma publie, aux Éditions Cahiers du cinéma, une histoire des Cahiers du cinéma. Dès les premières pages le lecteur est sur ses gardes. L'auteur n'est-il pas juge et partie ?

Sans doute l'est-il un peu. On peut imaginer que la relation des querelles avec les rédacteurs de la revue Positif serait bien différente si elle originait de l'autre camp. On peut croire, aussi, que l'historien pourrait être plus critique à l'endroit d'un Truffaut, par exemple, dont les textes polémiques n'étaient pas toujours au-dessus de tout soupçon (voir le petit côté curé qui transparaît de son célèbre Une certaine tendance du cinéma français).



Claude Chabrol et Jean Domarich dans les bureaux des « Cahiers du cinéma ».

positions critiques de leurs auteurs qu'il retrace l'histoire des alliances et des tensions. Les portraits qu'il dresse des différents rédacteurs, toujours en se référant aux textes qu'ils ont écrits, sont le plus souvent passionnants. Ce n'est d'ailleurs pas la moindre des qualités du livre que d'arriver à caractériser les personnalités qui le traversent par leur participation aux Cahiers, en ne recourant qu'à un minimum d'informations sur leur vie

privée. À cause de cela et malgré une fameuse tendance à répéter la même chose plusieurs fois (il est fait mention environ 20 fois de la réticence de Bazin envers Hitchcock...), Histoire d'une revue est à recommander à tous ceux qui s'intéressent à la critique, à la cinéphilie ou au cinéma français. C'est le parfait complément des Cahiers du cinéma que l'on retrouve actuellement en kiosque. Dans ce numéro, les anciens collaborateurs Jean Douchet, Luc Moulet, André S. Labarthe, Serge Daney et Jacques Siclier mettent la main à la pâte pour tracer un portrait, forcément incomplet, de l'activité cinématographique des quatre dernières décennies.

En complément à ce numéro, un cahier dans lequel une centaine de personnalités racontent un souvenir marquant lié au cinéma. Ça va de Françoise Giroud à William Burroughs, de Roger Corman à Jack Lang, de Stéphane Grappelli à Philippe Sollers, de Iannis Xenakis à Darryl Cowi, de Hans Jürgen Syberberg à Jean-Loup Sieff et de Régis Debray à Micheline Pressat. Autant dire qu'il y en a pour tous les goûts.

En complément à ce numéro, un cahier dans lequel une centaine de personnalités racontent un souvenir marquant lié au cinéma. Ça va de Françoise Giroud à William Burroughs, de Roger Corman à Jack Lang, de Stéphane Grappelli à Philippe Sollers, de Iannis Xenakis à Darryl Cowi, de Hans Jürgen Syberberg à Jean-Loup Sieff et de Régis Debray à Micheline Pressat. Autant dire qu'il y en a pour tous les goûts.

SCORSESE, LANG, BERGMAN Silence, on parle

SCORSESE PAR SCORSESE David Thompson et Ian Christie Cahiers du cinéma Paris, 1990, 207 pages.

FRITZ LANG EN AMÉRIQUE Peter Bogdanovich Cahiers du cinéma Paris, 1990, 159 pages.

CONVERSATION AVEC BERGMAN Olivier Assayas et Stig Bjorkman Cahiers du cinéma Paris, 1990, 125 pages.

Marcel Jean



Fritz Lang

PRESCQUE simultanément, les Cahiers du cinéma ont publié trois ouvrages constitués de propos de cinéastes. Dans un premier temps, il s'agit de la transcription, revue et augmentée, de conférences données par Martin Scorsese au National Film Theatre de Londres. Ensuite, de la traduction d'un ouvrage américain désormais classique, Fritz Lang in America, que Peter Bogdanovich signait en 1965 à la suite de six jours d'entretiens avec le maître allemand. Enfin, de la publication de trois essais réalisés en mars 1990 avec Ingmar Bergman.

Il est question de mise en scène dans ces trois livres, mais on y parle aussi beaucoup de contraintes, de contretemps, de toutes ces difficultés qui font partie du travail de création cinématographique. Scorsese et Lang, plus affables, livrent un portrait assez captivant de l'industrie hollywoodienne, avec ses grands et ses petites gens.

Bergman, quant à lui, est plus avare de confiance. À travers ses propos on sent l'homme davantage tourné vers le théâtre que le cinéma, et surtout fermement décidé à ne pas répéter ce qu'il a déjà exprimé dans ses mémoires (Laterna Magica, Gallimard, 1987). De sorte que les rares passages intéressants de l'ouvrage qui lui est consacré ne touchent parfois le cinéma que d'assez loin (de brèves considérations sur le pessimisme de la jeunesse, par exemple). Côté mise en scène, sa déclaration la plus précieuse concerne la sublimation de la sexualité : « Par

fois, être amoureux de l'actrice principale et ne pas coucher avec elle peut être une bonne chose. Ça peut être un très bon traitement pour un metteur en scène anxieux » (p. 50) On aurait aimé qu'il aille plus loin, mais les intervieweurs ont laissé passer la piste qui aurait pu s'avérer très fertile.

C'est probablement en partageant les idées de Bergman que Fritz Lang confie à Bogdanovich d'avoir jamais eu de liaison avec une actrice pendant un tournage (« Ce qui se passe ensuite est strictement privé », précise-t-il aussitôt). Lang, par ailleurs, est tout le contraire de Bergman. Heureux comme un roi, il parle abondamment de tous ses films, fardi ses propos d'anecdotes et n'hésite pas à donner son opinion sur tout ce qui concerne le cinéma et tout ceux qu'il a rencontrés. Merveilleux conteur, brillant, plein d'humour et de sagesse, Lang arrive à communiquer l'atmosphère des studios. Excellent intervieweur, Bogdanovich (contrairement à Assayas et Bjorkman qui sont visiblement trop intimidés par Bergman) ne laisse passer aucune piste : la façon dont Lang travaillait au scénario, ses dispositions sur le plateau, son admiration pour Brecht, ses rapports avec la production, son opinion sur le cinémascope, le zoom, etc. Il en résulte donc un livre passionnant à classer parmi les meilleurs recueils de propos de cinéastes.

Martin Scorsese, lui aussi, parle d'abondance. Mais, hypernervé, explosif, paranoïaque, ses propos n'ont pas l'organisation qui caractérise ceux de Lang. Son langage est donc elliptique. Chronologiquement, il raconte sa vie, de son enfance au cœur de la petite Italie new-yorkaise à ses derniers films, en passant par ses hésitations entre le sacerdoce et le crime organisé.

L'édition des propos de Scorsese établie par David Thompson et Ian Christie à la suite de ses défauts et les défauts de ses qualités. C'est à dire que l'origine du texte (une série de conférences complétée par des extraits d'interviews) ramène souvent l'ensemble au langage parlé. Il en résulte un texte certes spontané et vivant, mais aussi décousu et parfois même au limites du compréhensible. Les textes de liaison, signés par les auteurs, marquent eux aussi d'élegance. De sorte que l'ouvrage, malgré tout fort intéressant, aurait gagné à ce que le travail d'édition soit plus serré.

Advertisement for 'Pensons livres cet été avec' by Éditions du Trécarré, featuring 'LITTÉRATURE EN VACANCES'.

Advertisement for Patrick Cauvin's 'Belles Galères' by Albin Michel, featuring a photo of the author and the book cover.

le plaisir des Livres

Un bien singulier club Med

L'AFFAIRE D. OU LE CRIME DU FAUX VAGABOND Fruttero et Lucentini Seuil, 1991, 474 pages. Francine Bordeleau

LE 9 JUIN 1870, Charles Dickens meurt subitement en emportant avec lui l'épilogue de son dernier roman, Le Mystère d'Edwin Drood.

Ce roman, conçu comme une énigme policière qu'est sans doute aimé résoudre Auguste Dupin (l'occasion lui sera du reste donnée par la grâce de Fruttero et Lucentini), le détective créé par Edgar Poe, a paru en fascicules pendant une bonne partie de l'année 1870. De prime abord, l'histoire est innocente : deux orphelins, Ross Bud et Edwin Drood, ont

été promis l'un à l'autre et sont à présent en âge de décider (ou de refuser) ce mariage qui leur a été imposé. Chacun à son apanage protecteur. Pour Ross, c'est son tuteur, le très bon et très excentrique M. Gregarious. Pour Edwin, c'est un jeune oncle, le très bizarre John Jasper, opiomane et amoureux fou de Rosa.

Pour résoudre l'histoire, deux autres orphelins, Helena et Neville Landless, débarquent de Ceylan. Et, pendant que s'activent des personnages plus ou moins secondaires mais évidemment fort originaux pour une si petite ville, Edwin Drood profite de la nuit de Noël pour disparaître. Un mystérieux M. Datchery mène l'enquête.

Ainsi s'interrompt ce roman. On ne saura jamais qui a tué Edwin Drood — mais est-il bien mort ? — Dickens n'ayant révélé à personne la

fin du Mystère d'Edwin Drood. La fin du siècle dernier a donné lieu à une abondante Droad Literature, pas moins de 200 publications ayant proposé, à défaut de solution définitive, leur interprétation de l'énigme. Fruttero et Lucentini, les duettistes de choc, s'y frottent à leur tour dans L'Affaire D ou le crime du faux vagabond, un ouvrage cosigné par Dickens (on y retrouve le texte intégral du Mystère d'Edwin Drood).

Pour élucider ce MED, F & L, convoquent à Rome, dans le cadre d'un « colloque international sur l'achèvement d'œuvres incomplètes ou fragmentaires en musique et en littérature », sponsorisé par des Japonais, les limiers les plus célèbres de la littérature policière. Les incontournables Holmes, Poirot, Marlowe, Maigret et Dupin voient d'illustres Dickens n'ayant révélé à personne la

convenus : Hercule Poirot, né presqu'un siècle avant son presque homonyme d'une certaine Marie Adélaïde Belloc Lowines, nous apprend l'infatigable érudition des deux Italiens. Philippe Petrovitch, l'enquêteur humaniste qui eut l'intuition de la culpabilité de Raskolnikov et finit par lui faire avouer son crime », ou encore un certain Crapaud que l'on doit à Thomas de Quincy dans De l'assassinat considéré comme un des beaux arts.

Conclusion ? Fruttero et Lucentini ne tranchent pas, mais chargent Hercule Poirot d'élaborer une thèse romanesque imaginée jusqu'ici : nous en sommes rendus à la thèse D, mais D comme Dickens et non plus comme Drood. Les duettistes imaginent un épisode à la Mozart et Salieri, Salieri occupé à la Mozart et Salieri, Salieri occupé par Wilkie Collins, ami et rival de Dickens.

Après une décevante trilogie amorcée avec La Signification de l'existence et dont le principal intérêt résidait dans les titres, Fruttero et Lucentini semblent avoir retrouvé la forme. Ces deux écrivains qui excellent dans l'art du cabotage érudit ont un don : celui de se réapproprier (respectueusement quand même) les histoires des autres et de jouer avec elles. En même temps qu'un évident hommage au grand Dickens, L'Affaire D apparaît ainsi comme un brillant exercice de style, ce qui toutefois ne nous change pas tellement de L'Amant sans domicile fixe. Mais, je soupçonne F & L, écrivains ludiques et presque trop habiles, de n'avoir d'autre préoccupation que d'amuser, de titiller l'intellect du lecteur. Donc, bienvenue à ce club Med : nous avons là un bien agréable livre de vacances.

Lettres portugaises

LUSITANIA Traduit du portugais par Anne-Marie Quint et Maryvonne Boudry Belfont, Paris, 1991, 176 pages.

Hervé Guay

TROISIÈME volet d'une tétralogie consacrée au Portugal contemporain, Lusitania d'Almeida Faria met aux prises des individus emportés dans le tourmente de la révolution des oeuvres.

Au premier plan, une famille de la bourgeoisie latifundiaire dont le père vient d'être assassiné par ses propres fils.

Pendant que la dictature vole en éclats, la mère, dépassée, appelle ses fils à l'aide. L'aîné se trouve à Venise, le deuxième à Lisbonne, le troisième à Paris. Le second songe à quitter Lisbonne pour tenter sa chance au Brésil. Les deux cadets essuient diverses injures à la petite école qu'ils fréquentent car ils appartiennent à la classe que la révolution veut rayer.

Tout ce beau monde — fiancés, parents, amis — s'écrit, qui de Lisbonne, qui de l'Aigente, qui de Venise, qui de Luanda, pendant que l'histoire se révèle les uns aux autres. Certains quitteront le bateau qui coule, d'autres mettront la main à la pâte, quelques uns, incapables de s'adapter, iront rejoindre le maître bec.

Comme si le Portugal, à un tournant majeur de son histoire, était dans l'impossibilité de se dire autrement qu'avec les moyens du passé, ce roman est constitué de lettres. Lentes épistolaires qui viennent encore compliquer le sort de ces être happés par les circonstances.

Les grandes contradictions de la société portugaise sont alors mises à nu. Certains quitteront le bateau qui coule, d'autres mettront la main à la pâte, quelques uns, incapables de s'adapter, iront rejoindre le maître bec.

Comme si le Portugal, à un tournant majeur de son histoire, était dans l'impossibilité de se dire autrement qu'avec les moyens du passé, ce roman est constitué de lettres. Lentes épistolaires qui viennent encore compliquer le sort de ces être happés par les circonstances.

Les grandes contradictions de la société portugaise sont alors mises à nu. Certains quitteront le bateau qui coule, d'autres mettront la main à la pâte, quelques uns, incapables de s'adapter, iront rejoindre le maître bec.

Comme si le Portugal, à un tournant majeur de son histoire, était dans l'impossibilité de se dire autrement qu'avec les moyens du passé, ce roman est constitué de lettres. Lentes épistolaires qui viennent encore compliquer le sort de ces être happés par les circonstances.

Les grandes contradictions de la société portugaise sont alors mises à nu. Certains quitteront le bateau qui coule, d'autres mettront la main à la pâte, quelques uns, incapables de s'adapter, iront rejoindre le maître bec.

Comme si le Portugal, à un tournant majeur de son histoire, était dans l'impossibilité de se dire autrement qu'avec les moyens du passé, ce roman est constitué de lettres. Lentes épistolaires qui viennent encore compliquer le sort de ces être happés par les circonstances.

Les grandes contradictions de la société portugaise sont alors mises à nu. Certains quitteront le bateau qui coule, d'autres mettront la main à la pâte, quelques uns, incapables de s'adapter, iront rejoindre le maître bec.

L'après-guerre

LA PAIE DU SAMEDI Beppe Fenoglio Traduit de l'italien par Monique Bacelli L'Arpentier, Paris, 1990, 154 pages.

Hervé Guay

PLONGER dans un roman de Beppe Fenoglio, c'est se retrouver dans l'Italie post-voyable de l'après-guerre, celle-là même qui a inspiré aux cinéastes néo-réalistes leurs plus grands films, ces mélodrames des plus touchants.

Les romanciers de cette période, du moins les plus représentatifs, Pavese et Fenoglio, donneront moins d'actualité à leur époque que les autres. Ils n'ont pas écrit de romans, mais de nouvelles, de nouvelles, de nouvelles, de nouvelles, de nouvelles.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

L'après-guerre

LA PAIE DU SAMEDI Beppe Fenoglio Traduit de l'italien par Monique Bacelli L'Arpentier, Paris, 1990, 154 pages.

Hervé Guay

PLONGER dans un roman de Beppe Fenoglio, c'est se retrouver dans l'Italie post-voyable de l'après-guerre, celle-là même qui a inspiré aux cinéastes néo-réalistes leurs plus grands films, ces mélodrames des plus touchants.

Les romanciers de cette période, du moins les plus représentatifs, Pavese et Fenoglio, donneront moins d'actualité à leur époque que les autres. Ils n'ont pas écrit de romans, mais de nouvelles, de nouvelles, de nouvelles, de nouvelles, de nouvelles.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Voilà donc un chassé-croisé constant entre individu et société. Dans ce genre, ces lettres portugaises multiplient et décapent le sens de ces correspondances. Elles sont aussi dotées du doigt de fantaisie et de pénétration que nous cherchons pareillement dans les missives lues et relues de nos correspondants.

Large advertisement for 'LE DEVOIR' magazine, featuring 'LITTÉRATURE EN VACANCES' and a coupon for a contest.

Advertisement for 'CONCOURS « LITTÉRATURE EN VACANCES »' with a coupon for participation.

Advertisement for 'MARTIN' bookstore, 'Les Bouquinistes', and 'LA LIBRAIRIE LES BOUQUINISTES M & M'.

Advertisement for 'LIBRAIRIE BLAIS' and 'LA LIBRAIRIE DE LA CAPITALE'.

Advertisement for 'vlb éditeur' featuring books like 'LES AMES SOEURS' and 'LA BALLADE DES TENDUS'.

Advertisement for 'Flours de ruine' by Patrick Modiano, featuring a photo of the author and the book cover.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

Grid of small advertisements for various books and publishers, including 'LES MAÎMANS DE CRISTAL', 'BERLIN-BANGKOK', 'VIVRE EN BEAUTE', 'C.I.N.Q.', 'GÉLULES UTOPIQUES', 'SF', 'DÉRIVES 5', and 'ÉTÉ SEUIL'.

**L** le plaisir des  
**livres**

# Le serrement d'Hippocrate

**LA MÉDECINE EN OBSERVATION**

Yanick Villedieu  
Boréal, 294 pages.

Robert Saletti

DANS L'AFFRONTLEMENT qui oppose le clan médical aux décideurs politiques, il y a une bonne nouvelle et une mauvaise nouvelle. La mauvaise, c'est que nous sommes tous au moins un peu malades, atteints par cette maladie sismo-respiratoire que l'on appelle parfois la vie. La bonne, c'est que pour se soigner de cette affection chronique, le médecin n'est pas le seul remède et chaque malade, individuellement, peut avoir son mot à dire.

Dans son *Médecine en observation*, Yanick Villedieu résume la situation pour nous : « Au fond, il faut changer la personne. Et sans doute, aussi, changer la médecine. »

Si l'on veut chercher des coupables dans le dilemme actuel des soins de santé, on a donc l'embaras du choix. Tour à tour, on déplorera l'attitude des médecins qui traitent l'organe plutôt que le corps, l'hypocrisie des gouvernements qui trouvent que ça coûte trop cher et qui continuent de miser sur la réparation plutôt que sur la prévention, et l'incurie des malades eux-mêmes qui s'en remettent inexorablement aux spécialistes au lieu de se regarder dans le miroir et de tirer certaines conclusions. Toujours, l'éducation est en reste, et la société croule sous le poids des instances d'intervention médicale, la bureaucratie des uns et le corporatisme des autres.

Chronicqueur médical à l'*Actualité* et animateur d'un magazine scientifique à la radio, Yanick Villedieu dresse un bilan de santé de la médecine d'aujourd'hui, pris sur le vif. S'il n'était pas dans l'ambition (et dans le mandat) de l'auteur d'interroger et de critiquer tous les enjeux politiques de l'institution médicale, le recueil d'articles qu'est *La Médecine en observation* peut se lire comme un essai, tant y est claire la volonté de ne pas faire fi des dimensions sociale et psychologique sans l'éclairage desquelles les maladies restent trop souvent des mystères et leur

traitement un calcul probabiliste.

Deux questions retiennent particulièrement l'attention dans l'abondance des problèmes traités qui vont des plus récentes thérapies aux découvertes de la médecine moléculaire en passant par les rapports de l'usager au système de santé. Ce sont d'une part le sida, pour lequel l'interêt scientifique ne saurait diminuer, même si les politiciens n'ont pas encore compris qu'il s'agit en définitive d'une méta-maladie, d'une maladie qui englobe à la limite toutes les autres, et d'autre part l'alimentation, dont la relation avec le corps humain (et, plus globalement, avec l'environnement) est des plus substantielles.

On le voit, la médecine n'est pas considérée strictement en elle-même, on ne peut l'isoler de tout un ensemble de variables que les médecins appellent parfois « facteurs de vulnérabilité » et qui renvoient à l'intégrité de la personne humaine. De manière appropriée, *La Médecine en observation* se clôt sur un texte intitulé « La médecine à l'heure éthique » dans lequel Villedieu pose — après d'autres bien sûr mais avec réalisme et un sens de la vulgarisation qui exclut toute condescendance dans le ton ou, au contraire, toute frivolité dans le propos — l'urgence d'un débat sur le « commerce » des organes et sur les manipulations génétiques.

Achetez-vous le rein d'un Brésilien ou d'un Guatémaltèque dont ce serait la seule façon de quitter son bidonville ? Que ferions-nous si une majorité de parents décidaient d'engendrer seulement des garçons (ou des filles) ? Le chroniqueur médical rejoint ici le poète et les mots de Cocteau se répètent dans sa bouche : jusqu'où pouvons-nous aller trop loin ?

Il semble clair que la médecine n'appartient pas qu'aux médecins et que les politiques qui touchent la santé ne sont pas que du ressort des gouvernements. Notre santé, individuelle et collective, est affaire de prévention et de réflexion, tout autant que de restauration.

Peut-être le vieil adage est-il encore d'usage qui disait que : « la médecine guérit parfois, soulage souvent, rassure toujours. »

Pierre Cayouette

ENTRE LA bombe et l'orchidée, Fernand Seguin avait choisi la fleur. Au savant qui consacre sa vie à la mise au point de la bombe neurotoxique, le regretté communicateur scientifique préférait le botaniste solitaire qui cherche à éclaircir le mécanisme de la reproduction sexuelle chez l'orchidée.

La fleur ou le fusil ? Tous les savants, depuis Archimède, sont confrontés à cette question fondamentale. Et quand ils croient trouver s'en soustraire, animés par un illusoire sentiment d'indépendance, la guerre, « poutresse de l'histoire », vient les y confronter brutalement.

La guerre du Golfe qui s'achève a déjà relancé ce vieux débat. Après tout, derrière le visage terrifiant du général Schwarzkofit ou sous les tempêtes de confettis, se cachent des milliers de chercheurs qui, dans la discrétion de leurs laboratoires, s'affairent à mettre au point des armes meurtrières. Tous ne sont pas « innocents ».

Tout comme Fernand Seguin, l'historien des sciences Yves Gingras, professeur au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal, a choisi, à sa façon, la « fleur » plutôt que le « fusil ». Lui-même physicien, Yves Gingras croit plus ou moins aux velléités d'indépendance des chercheurs et les met en garde contre la tentation de vivre à l'ombre des militaires.

« Même si les savants aiment bien croire à leur indépendance, ils ont

toujours été présents au moment où l'État avait besoin d'eux », soutient-il. Il l'a d'ailleurs rappelé à ses pairs, récemment, alors que la guerre du Golfe faisait rage, en signant un courageux éditorial dans la revue de la recherche *Interface*.

Ainsi, les liens entre la guerre et la recherche sont plus qu'importants. Ils sont vitaux. Dans son dernier ouvrage, *Les origines de la recherche scientifique au Canada*, paru simultanément en français chez Boréal et en anglais aux Presses des universités Queen's et McGill, Gingras en fait justement, une fois de plus, la démonstration éloquent.

Il a fallu une guerre, rappelle-t-il (la Première Guerre), pour que soit en effet créé, en 1916, le Conseil national de recherches du Canada (CNRC), l'organisme fédéral qui distribue aujourd'hui des millions en bourses et subventions à la recherche. Avant la guerre, les dirigeants étaient peu sensibles à l'importance de la recherche.

La guerre a tout changé. Le président de l'Université de la Saskatchewan de l'époque ne se cachait guère. « La guerre a éveillé les nations à l'importance de la recherche scientifique », écrivait-il. En rappelant les initiatives britanniques et américaines, il ajoutait « aujourd'hui, les nations du globe en viennent à réaliser ce que les scientifiques ont longtemps préché, à savoir que la science met à leur disposition l'un des instruments les plus efficaces pour accroître la puissance humaine ».

« Après la Première Guerre, on n'a plus eu à démontrer l'importance de

la recherche scientifique, résume Gingras. On avait mis au point le sonar pour détecter les sous-marins et les antidotes contre les gaz moutardes. Pour la Seconde Guerre mondiale, on a créé et développé la bombe atomique et le radar ».

Au lendemain d'une guerre marquée par l'étalage de prouesses technologiques, Yves Gingras met en garde la communauté scientifique contre la tentation de banaliser la technologie militaire. Il faut s'assurer, croit-il, que « haute technologie » ne serve pas d'euphémisme pour « industrie militaire ».

Il suggère aux savants de se consacrer à des activités dont l'utilité sociale ne fait pas de doute. « Nous avons tout intérêt à orienter vers le biomédical et l'environnement plutôt que vers le militaire », écrit-il. L'orchidée plutôt que la bombe, quoi.

Chercheur au Centre de recherches en développement industriel et technologique (CREDIT) de l'Université du Québec à Montréal, Yves Gingras occupe un singulier créneau dans la vie intellectuelle québécoise. Il se passionne pour l'histoire des sciences. Ici comme ailleurs, le genre est plutôt rare. On a beau répéter que la science est « la plus grande aventure intellectuelle de l'Homme », rien n'y fait. Pour un traité d'histoire des sciences, on publie des centaines de traités politiques.

En 1987, Gingras publiait, en collaboration avec Luc Chartrand et Raymond Duchesne, une remarquable et fort remarquée *Histoire des sciences au Québec*.

Son dernier ouvrage, *Les origines*

de la recherche scientifique, est moins « grand public », avoue-t-il. La communauté universitaire accueillera toutefois avec bonheur cette précieuse et originale contribution de Gingras. Cette fois, il s'attarde plus spécifiquement à retracer les origines de la recherche à l'université. Il le fait à travers l'exemple des physiciens, les premiers, au Canada, à créer une structure de recherche qui s'appuie sur l'université.

Pour nous tous, le concept de l'université comme lieu d'enseignement et de recherche va de soi. Il s'agit pourtant d'un concept récent, écrit-il. Le nouveau type de professeur, à la fois chercheur et enseignant, n'est apparu qu'en 1809, à l'Université de Berlin, rappelle-t-il. Ce sont des étudiants d'ici, formés à l'étranger, qui peu à peu ont introduit le modèle au Canada.

Ils l'ont fait à un point tel, qu'aujourd'hui, le modèle universitaire dominant est celui du chercheur. Au détriment de l'enseignement, à tout le moins au premier cycle, clament certains.

Yves Gingras, lui, cumule enseignement et recherche, comme plusieurs de ses pairs, d'ailleurs. Sans prétendre résoudre une question complexe et épineuse, il se fait partizan d'un juste équilibre entre recherche et enseignement. M. Gingras juge en effet sain et favorable le passage d'une activité à l'autre, au-delà d'une charge minimale d'enseignement. « Cela permet le renouvellement des idées et des connaissances », estime-t-il.

YVES GINGRAS

# Des liens de la science et de la guerre

## Lendemain désenchantés

LA VARSOVIENNE

Catherine Axelrod, Gallimard.

Odile Tremblay

« JE ME SOUVIENS d'un air qu'on ne pouvait entendre sans que le cœur battit et le sang fût en feu, sans que le feu reprit comme un cœur sous la cendre et l'on savait enfin pourquoi le ciel est bleu ».

En exergue à son roman *La Varsoviennne*, Catherine Axelrod a placé ces vers d'Aragon. Heureuse citation

qui évoque bien les rêves romantiques révolutionnaires dont la gauche française s'est un jour bercée et qui s'agitent au cœur du présent ouvrage.

*La Varsoviennne* est un livre post-soixante-huitard. Il raconte les réveils difficiles, les lendemains qui déchantent, il se souvient d'une certaine jeunesse idéaliste jadis ralliée sous la bannière du drapeau rouge. Un drapeau aujourd'hui bien élimé...

Avec finesse et humour, dans un style frais, incisif et sans bavure, la romancière évoque les premiers pas

politiques de Nathalie, son héroïne. Ils furent esquissés à l'ombre de parents communistes. Pour son dixième anniversaire, la petite fille recevait un disque de chants révolutionnaires interprété par le Choeur de l'Armée Rouge. Une chanson, *La Varsoviennne*, malgré d'incompréhensibles paroles polonaises, lui est apparue alors particulièrement émuante.

À tel point que vingt ans plus tard, devenue professeur, Nathalie va dans la bibliothèque polonaise de Paris pour s'en faire traduire le texte. Mais les mots ne seront-ils pas eux aussi porteurs de clichés et de déceptions ? C'est cette question que le roman *La Varsoviennne* soulève ici.

La jeunesse révolutionnaire de la narratrice s'est écoulee dans un lycée embrasé par les événements de 68. Avec un beau zèle propagandiste, elle se postait vainement au coin des rues pour vendre aux passants *La lutte des classes*, se ruait avec les camarades aux réunions du Parti, distribuait des tracts titrés *Non à la dictature bourgeoise, vive la dictature*

prolétarienne. « Encore douze ans d'efforts et ce sera la révolution d'Octobre », rêvait Nathalie. L'histoire se répètera. Un nouveau Lénine haranguera les foules. Folle époque d'outrance où fleurissaient chimères et désespoirs. Véronique, la copine de lycée, choisira le suicide. Ce qui n'empêchera pas Nathalie, entre deux slogans, d'apprendre l'amour avec Ferdinand, un « compagnon de lutte » qui noie son spleen dans la bouteille.

Avec un regard mi amusé, mi nostalgique et quelques grincements parfois, Catherine Axelrod remonte à la source des désenchantements. Octobre rouge ne s'est pas répété, Mai 68 non plus d'ailleurs. Le beau rêve révolutionnaire s'est échoué quelque part sur les rives de l'impérialisme triomphant. « C'est foutu, foutu, foutu », gribouille sur son calepin la championne de la lutte des classes. Et si tout ceci n'avait été qu'un songe ? *La Varsoviennne* vient remuer un instant les cendres de l'idéal consumé, puis le roman s'éteint à son tour sur le mot fin.

**Pensons livres cet été avec LEMÉAC « LITTÉRATURE EN VACANCES »**

- **OBSÈQUES**  
Jean-François Chassay
- **L'ERREUR HUMAINE**  
François Dupuis-Déri
- **LES VUES ANIMÉES**  
Michel Tremblay

**UN LIVRE RAFFRAÏCHISSANT MARIO D'EER**

**GUIDE DE LA BONNE BIÈRE**

180 pages  
14,95 \$

TRÉCARRÉ

**Pensons livres cet été avec Éditions Pierre Tisseyre « LITTÉRATURE EN VACANCES »**

- **LE MAÎTRE DE JEU**  
Monique de Gramont
- **TI-CUL DESBIENS OU LE CHEMIN DES GRÈVES**  
Pierre Desrochers
- **LES ASSOIFFÉS**  
Louis Tardif

**André Brochu La Croix du Nord**

Délire, extase et douleur  
Délire, extase et douleur  
Délire, extase et douleur  
**Un vrai péché!**

« André Brochu a le verbe haut et une ironie mordante qui ne démord jamais ». J. Gagnon - *Voir*

« Brochu a une prose ironique et légère de qualité et il mène ses dialogues comme pas un ». Jean Basile - *Le Devoir*

« La Croix du Nord est (...) une authentique réussite littéraire ». Réginald Martel - *La Presse*

NYZ  
114 pages  
15,95 \$  
Collection Novella  
C.P. 5247, Succ. C, Montréal (Québec) H2X 3M4

**Pensons livres cet été avec le jour, éditeur « LITTÉRATURE EN VACANCES »**

- **ELLE SERA POÈTE, ELLE AUSSI!**  
Liliane Blanc
- **EN PREMIÈRE LIGNE**  
Jocelyn Coulon
- **DIX-SEPT TABLEAUX D'ENFANT**  
Pierre Vadeboncoeur

**Pensons livres cet été avec GRASSET « LITTÉRATURE EN VACANCES »**

- **UNE AFFAIRE D'HÉRITAGE**  
Christine Amothy
- **ENTREZ ET FERMEZ LA PORTE**  
Raphaële Billetdoux
- **LES AVENTURES DE LA LIBERTÉ**  
Bernard-Henri Lévy

**librairie Sons et Lettres**

La grande librairie française du Sud-Ouest de Montréal

4150, Wellington  
Métro De l'Église

Ouvert 7 jours  
769-2321

Collectivités  
769-5601

**LA LIBRAIRIE DU SQUARE**

Commandes spéciales acceptées

Au carré St-Louis  
3 453 St-Denis, Montréal  
H2X 3L1

Ouvert de  
9h à 21h - Lun au Ven  
9h à 18h - Samedi  
11h à 17h - Dimanche

845-7617

**LIBRAIRIE HERMÈS**

1120, av. Laurier ouest,  
outremont, Montréal  
Tél.: 274-3669

de 9h à 23h30  
362 jours par année

**L** le plaisir des Livres

# Le monde est un asile de fous

LES CONSOLATEURS

**LE BANQUET**  
Muriel Spark  
Éditions Fayard, Paris, 1991  
Bertrand Pirel

ON NE SE MÉFIE jamais assez. Un visage sraphique, yeux bleus et sourire jovial, peut assez aisément dissimuler un génie de la manipulation. Il arrive qu'une douce jeune fille et une inoffensive vieille dame partagent une même propension, une semblable complaisance, au crime envisagé comme exercice de style. Et qui peut jurer, croix de bois croix de fer, que la confiance qu'au nom de bons et loyaux services vous accordez à votre majordome ou votre boulangier, un jour, ne vous portera pas préjudice ?

On ne se méfie jamais assez. À Muriel Spark, née lorsque s'achevait la Première Guerre mondiale, on donnerait le bon Dieu sans confession. Bien mal nous en prendrait. Car, la parution simultanée de son premier roman, *Les Consolateurs*, et de son dernier, *Le Banquet*, traduits avec brio par Léo Dilé, le prouve : Muriel Spark assassine aussi lestement que Somerset Maugham brise les coeurs. Aussi facilement, mais avec moins de remords ; au demeurant, si Muriel Spark, impitoyable, s'amuse du monde comme s'en amusait Thackeray, en pourfendant l'hypocrisie, pourquoi se gênerait-elle ?

Raconter ces deux romans serait à la fois une gageure et un crime. Une gageure, parce qu'à l'intrigue principale se greffent, comme toujours chez Muriel Spark, de prolifiques bourgeois, des intriguettes parallèles, perpendiculaires ou diagonales, diversions sur le chemin desquelles la romancière, un peu sorcière, nous entraîne — afin de nous mieux surprendre, le soir venu ? Un crime, parce que le plaisir du lecteur, Petit Poucet enfin réjoui, émane précisément de cet égarement insouciant, si propice aux (bonnes) surprises et aux rebondissement. Cela, Muriel Spark le sait, elle le sut d'ailleurs dès son premier roman, aux âmes bien nées la cruauté n'attend pas le nombre des années, n'hésitant pas au besoin, proche en cela de Nabokov, à recourir au surnaturel, arguant que « n'importe quoi peut arriver à n'importe qui ».

Surnaturel, l'événement tic-tac d'une machine à écrire qui souffle à Caroline Rose les fragments saugrenus d'un roman qui est aussi sa vie. Surnaturelles, les disparitions intermittentes de Georgina Hogg, « une atrocité du catholicisme, comme les médailles en fer blanc et les coeurs qui saignent ». Osera-t-on croire que Georgina, que la nature au demeurant a dotée d'une formidable poitrine, disparaît, c'est pourtant simple comme bonjour, parce que s'occupant trop de ce qui ne la regarde pas, elle n'a aucune vie privée ? Et si, au coeur de cette avalanche de destins croisés, de cet écheveau de personnages burlesques — « les gens sains d'esprit ne sont pas dignes d'intérêt » — un couple de héros s'avère encombrant, superflu, au diable les ennuis, un accident de voiture et le tour est joué. Ce procédé a un nom : le toupet.

Il faut du toupet à Muriel Spark, habile manipulatrice, pour passer sans crier gare de l'un à l'autre de ses personnages, mais dans ce pandémonium tous sont dignes d'intérêt, chacun cultive son propre vice, plus ou moins caché, plus ou moins condamnable, quelques-uns même semblent les collectionner, vous me direz, c'est plus original que les timbres, et moins coûteux que les Wedgwood. Ainsi, s'attache-t-on aussi facilement à Louisa Jepp, cette mamie qui organise, avec « sa bande », une contrebande de diamants via des lai-

**MURIEL SPARK**

Le banquet



FAYARD

**MURIEL SPARK**

Les consolateurs



FAYARD

tances de harengs dans *Les Consolateurs*, qu'à chacun des invités du *Banquet*.

Il faut du toupet à Muriel Spark, aussi, pour sans cesse, d'un chapitre à l'autre, sauter du coq à l'âne, mélanger « les iris et les roses », en arrière en avant, à bâbord à tribord, haro sur la rigueur, place à la fantaisie, après tout « chronologie n'est pas causalité », citation de Muriel Spark citant Schopenhauer.

On retrouvera dans ces deux romans les thèmes de prédilection de la romancière : la religion (« la folie revêt communément la forme de la manie religieuse », la description séditive dans *Le Banquet* d'un couvent où Karl Marx a délogé Dieu est très drôle), la prédestination, la singularité comme réponse à l'hypocrisie, la folie comme aboutissement de la singularité, ainsi qu'une saine absence d'ambition moralisatrice. On retrouvera également l'aisance alerte, mâtinée de politesse lisse et badine, un air de sainte nitouche, avec laquelle dans ses livres d'humour côtoie le crime. Et l'on appréciera, en exergue du *Banquet*, cette phrase de *Banquet* de Platon : « le véritable artiste en matière de tragédie est artiste en matière de comédie aussi ». Toupet encore, de s'autoglorifier ainsi. Toupet, mais toupet légitime.

« Le monde est-il un asile de fous ? Sommes-nous tous des fous bien élevés qui font preuve d'une indulgence discrète pour les dérangements de tous les autres ? En grande partie, répondit le baron ». Le monde est un asile de fous, de braves fous assoupis que vient réveiller Muriel Spark en mettant, c'est là le rôle et le talent de l'écrivain, le feu aux poudres. En anglais, *spark*, ne l'oublions pas, signifie étincelle.

# Les lettres rapiécées de Rivière et Fournier

CORRESPONDANCE 1904-1914

Jacques Rivière à Alain-Fournier nouvelle édition revue et complétée par A. Rivière et P. de Gaulmyn  
Gallimard, 1991, 2 volumes.

Christian Allègre

LES CORRESPONDANCES d'écrivains sont toujours une précieuse source de renseignements. Elles aident à expliquer la genèse et à comprendre les oeuvres ; elles donnent un éclairage sur la personnalité des auteurs, leur biographie, la personnalité et la biographie de leurs correspondants ; elles montrent comment ils ont perçu leur entourage, leur temps, quelles ont été les grandes questions de leur vie ; elles permettent aussi parfois de reconstruire le décor d'une époque.

La correspondance de Jacques Rivière, qui devint grâce à Gide et à Gabriel Frizeau directeur de la Nouvelle Revue Française en 1919, et de l'auteur du *Grand Meaulnes*, Henri Fournier de son vrai nom, est tout cela et plus encore, car elle est à la fois un document et une oeuvre.

Un document car elle offre un regard sur les livres, la peinture et la musique de l'époque 1904-1914, les deux amis sont en effet affamés de culture, ils citent plus de 500 noms d'écrivains, de musiciens ou de peintres ; elle est ensuite un recueil d'images de la vie quotidienne en France avant la première guerre mondiale ; et elle est un document d'histoire littéraire, puisqu'on y assiste à la gestation du *Grand Meaul-*

nes, à partir de la rencontre séminale, à Paris en 1905, d'Yvonne de Quiévrecourt, cet inoubliable amour qui sera le modèle d'Yvonne de Galais dans le roman.

Dans le même temps on y voit l'inquiet Jacques Rivière écrire, en janvier 1907 à Claudel, qu'il admire depuis un an, une lettre désespérée à la recherche de Dieu et révoltée contre la religion. On se prend à rêver au beau temps où les poètes étaient directeurs de conscience. La réponse de Claudel arrive le 4 avril. Jacques écrit à Henri : « Le facteur est passé cet après-midi avec une lettre recommandée de Tien-Tsin : je n'étais pas là. Il doit la rapporter ce soir. Comment te dire le tumulte où je suis ? Anxiété, espoir, désir fou ; et mon coeur qui bat ». En captivité, de 1914 à 1917, Rivière écrira *A la trace de Dieu* qui sera publié à sa mort en 1925, avec une préface de Claudel.

Cette correspondance est aussi une oeuvre, et ce, dans deux sens différents. Elle est d'abord l'histoire d'une amitié de dix ans, jusqu'à la mort d'Alain-Fournier, le roman de deux jeunes vies qui se racontent l'une à l'autre avec une extraordinaire fidélité — une sorte de *bildungsroman* double puisqu'ils s'écrivent de 17 à 27 ans. Au point que lorsque les amis sont en vacances ensemble, à La Chapelle d'Angillon, en Berry, chez les Fournier, ou à Cenon chez les Rivière, et donc ne s'écrivent pas, on se surprend à tâcher d'imaginer des images de ces vacances. Mais elle est aussi le terrain d'essai où deux écrivains en herbe font leur apprentissage de l'écriture. Elle est leur laboratoire commun, où

l'un est le public, exigeant mais de bonne volonté, de l'autre.

Elle est le lieu où ils transforment la réalité en écriture, en romanesque. Les deux auteurs n'inventent rien, ils sont absolument sincères et vrais, ils parlent de leurs expériences, mais l'écriture, qui les travaille tous les deux, transforme toutes les données en matériau esthétique.

Les deux fort volumes de cette correspondance — 700 pages chacun — contiennent 389 lettres. La première lettre est datée d'avril 1904 et est adressée par Jacques Rivière à Henri Fournier qui se trouve à l'infirmerie du lycée Lakanal à Sceaux, où les deux garçons sont étudiants depuis octobre 1903, en « khâgne », pour préparer le concours d'entrée à Normale Sup. La dernière lettre est également signée par Jacques Rivière. Il y demande à Henri, qui est au front, des nouvelles « pour nous rassurer ». « Nous », c'est lui et Isabelle sa femme, la soeur d'Henri Fournier qu'il a épousée en 1909. Les deux beaux-frères sont sous les drapeaux. Le 24 août Jacques Rivière est fait prisonnier par les Allemands. Le 22 septembre Henri Fournier est porté disparu. Son corps ne sera pas retrouvé.

Isabelle Rivière avait publié ces lettres après la mort de Jacques Rivière, en quatre volumes, de 1926 à 1928. Mais elle avait supprimé tout ce qui la concernait personnellement et elle avait masqué le nom de certains écrivains et artistes qui risquaient d'être offensés par les propos critiques des deux amis. Dans cette nouvelle édition, tous les noms ont été

rétablis et tous les passages omis remplacés. Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn ont ajouté un impressionnant appareil critique : un index des oeuvres littéraires, journaux et revues citées, un index des personnes citées, un très précieux index thématique pour l'oeuvre d'Alain-Fournier, les bibliographies complètes des deux auteurs, un tableau de leurs chronologies combinées, une note biographique d'Isabelle Rivière sur elle-même, une notice sur les principales revues et leurs sommaires pendant la période qui nous occupe.

On y trouve enfin 539 notices sur les auteurs et personnages principaux dont s'entretiennent les deux amis, ce qui prouve l'étendue de leurs intérêts et de leur culture. C'est donc une édition aussi magistrale que définitive.

L'édition de référence du *Grand Meaulnes* est l'édition du centenaire publiée en 1986 aux classiques Garnier par Alain Rivière et Daniel Leuwers. Elle contient les plans et ébauches de l'oeuvre, et *Miracles*, les poèmes et morceaux de prose poétique d'Alain-Fournier publiés en 1924 à la NRF avec une préface de Jacques Rivière, qui ont frayé la voie au *Grand Meaulnes*. Enfin, avec la parution récente de l'édition critique des esquisses de son roman inachevé *Colombe Blanchet*, publiée par Gabrielle Manca aux Éditions du Cherche Midi/Amor Fati en 1990, la totalité de l'oeuvre d'Alain-Fournier est maintenant disponible. On souhaiterait pouvoir en dire autant de l'oeuvre critique de Jacques Rivière.

# Mozart imaginé

ICARE ET LA FLÛTE ENCHANTÉE

Julien Burgonde  
Actes Sud, 215 pages.

Marie Laurier

CE MÉDECIN aimait sa science et Mozart.

Il s'en allait donner une conférence à Vienne lorsqu'un accident ferroviaire fait basculer son esprit dans un temps antérieur de deux siècles, au moment où Mozart met la dernière main à *La Flûte enchantée*.

Par le jeu de son imaginaire, le cher docteur ne peut croire à sa chance : il se retrouve en chair et en os dans la famille du jeune compositeur et devient son copiste, son souffleur, sa conscience en quelque sorte. Mozart l'adopte comme un ami tombé du ciel et le baptise Icare et sa femme Constance comme son consolateur.

Et voilà que le Dr Jean Hicquart nous fait partager ces moments privilégiés d'intimité dans le sillage de celui qui porte déjà les signes de la mort. La gestation de *La Flûte enchantée*, l'un des plus célèbres opéras du répertoire mozartien, ne se fait pas sans mal.

Ce roman intitulé *Icare et la Flûte enchantée* de Julien Burgonde (il s'agit d'un pseudonyme) a ceci de particulier qu'il imagine un Mozart différent de celui que l'on nous présente, pourtant tout à fait plausible. L'homme de tous les jours, père de deux enfants à qui il souhaiterait consacrer un peu plus de temps, mari d'une femme qui l'adore et qui prend un soin jaloux de la maison. Elle a déjà été une chanteuse de talent mais ses multiples grossesses — huit enfants dont deux ont survécu — lui ont fait renoncer à une carrière, avoue-t-elle à Icare.

Nous assistons donc aux répétitions de *La Flûte enchantée* dont les interprètes provoquent chez le compositeur de violentes sautes d'hu-

meur. Mozart ne supporte pas les retards et lui-même sait que la ponctualité est la politesse des rois. La nonchalance de ses musiciens le hérisse mais quand ils donnent leur pleine mesure il ne ménage pas son enthousiasme.

*La Flûte enchantée* à peine achevée, Mozart entreprend son fameux *Requiem* et la *Canzone macconique* mais sa santé est visiblement défaillante et le bon Dr Hicquart qui connaît cependant fort bien les secrets de la médecine moderne, se voit impuissant devant les ravages de la maladie. Il faut dire que nous sommes en 1791 et que les médicaments et les moyens thérapeutiques de cette époque étaient plutôt déficients, sinon inexistantes. Et Icare de rêver à ce que la médecine moderne aurait pu faire pour sauver Mozart.

**«Nul ne lirait de livres, nul n'en écrirait s'il n'était animé de cette double certitude, en apparence contradictoire: que si la littérature vous enlève au monde, c'est pour vous assurer une prise sur le monde. Lire, c'est voir.»**

.....

**Danièle Sallenave, Le don des morts, Éditions Gallimard, 1991, 189p.**

# Aliocha

**Henri Troyat a beaucoup attendu pour nous raconter enfin son enfance. Aliocha, un très beau roman de rédemption et de fidélité avec toute la fraîcheur et le charme des souvenirs.**

Flammarion

# ATTENTION :

La contagion se répand chez tous les libraires

## LE FLÉAU est de retour !!!

**Librairie Demarc**

10 succursales pour mieux vous servir

**Librairies Papeteries**

1691, rue Fleury est (près Papineau) (514) 384-9920  
4050, rue Ontario est (près Pie IX) (514) 521-8460  
Centre commercial Duvernay Laval (514) 661-6000  
Les Promenades St-Bruno (514) 653-0546

**Librairie**

Complexe Desjardins, Montréal (niveau de la place) (514) 288-4844

*Lectures de vacances...*

**LES LIBRAIRIES Flammarion**

DES LIVRES ET DES... LIBRAIRES

**Nos adresses**

371, Laurier O.  
277-9912  
Carrefour Angrignon  
365-4432  
Centre Laval  
688-5422  
Galeries d'Anjou  
351-8763  
Galeries de Terrebonne  
492-5688  
Mail Champlain  
465-2242  
Place Montréal Trust  
499-9675

★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆

**DÉCOUVREZ LE MÉGA-CHAMPIGNY!**

DES REVUES, DES DISQUES COMPACTS ET DES LIVRES PLUS QUE JAMAIS!

**Champigny**

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL, QC H2J 2L1 (514) 844-2587

**GAGNEZ À TOUT COUP AVEC NOS COUPONS-RABAIS!**

OUVERT 7 JOURS DE 9 H À 22 H

★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆ ★ ☆

**VITRINE ESSAIS/RECHERCHES**

**Clément Trudel**

**LA POPULATION DU QUÉBEC D'HIÉR À DEMAIN**

Sous la direction de J. Henripin et Y. Martin, Presses de l'Université de Montréal, 1991, 216 pages.

LES QUESTIONS « brûlantes », dans l'actualité, peuvent ne pas être éphémères. À preuve : cette reprise du numéro d'Action nationale (mai 1988), enrichi de deux articles sur les conséquences du vieillissement et sur l'évolution des groupes minoritaires. Yves Martin signale que le thème de « politique de population » a mauvaise presse. Paul-André Comeau, ex-rédacteur en chef du DEVOIR, écrit : « La force de résistance des francophones du Québec et du Canada était assise sur des piliers qui avaient nom vie rurale et unité religieuse. La bourrasque des deux dernières décennies a certes ouvert grand les fenêtres. Elle a aussi chambardé mœurs et habitudes ». On parle beaucoup de rationalisation des politiques sociales face à ce que Henripin qualifie d'« anémie démographique ». L'avenir est incertain, mais l'axiome ne vaut-il pas pour tous les humains lucides ?

**ANIMAL RIGHTS, HUMAN RIGHTS**

George Wenzel  
University of Toronto Press, 1991, 206 pages.

ANTHROPOLOGUE, professeur à McGill, Wenzel a passé 19 ans à Clyde River, sur l'île de Baffin, avec les Inuit. Il analyse ici le boycott de la fourrure de phoque, et dénonce le peu d'empressément qu'ont mis les Européens à écouter tous les arguments avant de proclamer l'interdiction de mise en marché d'une telle fourrure. Les effets sur le mode de vie traditionnel, y a-t-on sérieusement pensé ? Wenzel plaide pour une culture de subsistance, peste contre ceux qui croient qu'un aborigène délaissant flèches et harpons n'est pas un vrai Inuit ou Amérindien. Dans ce contexte, note Wenzel, beaucoup de ceux qui plaident pour les droits des animaux refont l'histoire sociale et de la culture des Inuit pour mieux conforter leurs théories et faire per-

durer un « conflit culturel ». Qui en fait les frais ?

**L'HISTOIRE LITTÉRAIRE**

Clément Moisan  
Presses Universitaires de France collection Que sais-je? No 2510.

PROFESSEUR à l'université Laval, membre de la Société Royale du Canada, Clément Moisan a déjà fait paraître aux PUF, en 1987, un ouvrage traitant du thème : *Qu'est-ce que l'histoire littéraire?* En édition de poche, cette fois, il présente cette discipline qui « revient à la mode... », peut-être parce que les enseignants se plaignent de ce que « les élèves ne peuvent plus situer un écrivain non seulement dans un mouvement ou une période mais dans son siècle ». L'auteur étale les courants de sa spécialité, optant pour une histoire pluri-dimensionnelle, dans une discipline toujours renouvelée.

**THE CHURCH IN QUÉBEC**

Gregory Baum  
Novalis, 1991, 184 pages.

CE QUÉBÉCOIS d'adoption, Berlinois de naissance, est membre du comité de rédaction de *Relations*. Gregory Baum regroupe ici sept articles de fond, dont l'un sur les « politisés chrétiens » qu'animait Yves Vaillancourt jusqu'à la dissolution du groupe (1982) qui s'inspirait quelque peu du marxisme, sans en accepter l'étiquette. Baum revient sur le rapport Dumont, sur la « démocratisation » dans une Église qui fit face à un vent de sécularisation. Il cite en extenso la Déclaration de Montréal, texte inspiré par le pasteur Douglas Hall (collègue de Baum à McGill) qui aurait bien voulu en faire un document approuvé par l'Église unie. Dans ce texte, des anglophones d'ici affirment qu'en période de danger, il peut être nécessaire, face à une société « technocratique », de « préserver la langue, la culture et l'héritage français ». L'article sur les évêques et le nationalisme, celui sur l'éthique et la langue, sont bien documentés et puisent à l'empathie qu'a développée Baum pour le nationalisme à la québécoise.

**LA TRAVERSÉE DU SIÈCLE**

Florette Lartigue  
Bordas, Paris 1990  
192 pages.

Jacques Grenier

LORSQU'UN JOUR d'été, le téléphone sonna à l'appartement de Jacques-Henri Lartigue et qu'une voix se fit entendre pour lui dire : « Ne quittez pas, Valéry Giscard d'Estaing désire vous parler », Lartigue, croyant qu'il s'agissait d'un plaisantin, faillit raccrocher. Mais il se rappela *in extremis* que son éditeur français lui avait fait part, quelques jours auparavant, d'un appel de l'Élysée qui cherchait son numéro de téléphone.

Amusé d'avoir presque commis une gaffe, il patienta quelques instants, lorsqu'une autre voix, ferme et aimable, se fit entendre. Celle du Président en personne : « J'aimerais que ce soit vous qui fassiez mon portrait officiel. »

Étonné de se voir confier une commande aussi prestigieuse, Lartigue lui répondit : « Je suis fort honoré, M. le Président, mais je ne suis qu'un amateur, je ne serais pas à la hauteur d'une telle tâche. » Mais si, insista Giscard d'Estaing; d'ailleurs je connais vos photos, vos livres et je les aime. Je suis sûr que vous vous débrouillerez fort bien. Venez donc me voir demain à l'Élysée pour en discuter... »

Le lendemain, Lartigue eut beau exprimer une seconde fois ses réticences, Giscard d'Estaing le rassura et finit par le convaincre d'accepter. « Ne me faites pas décapiter si les photos sont ratées ! » Promis, répondit le Président. Si elles sont ratées, nous les recommencerons.

Il n'y eut pas de reprise puisque la séance de photos fut réussie. Et quand un journaliste plus tard lui demanda le secret pour réussir un bon portrait présidentiel, il eut pour ré-



Photo de Jacques-Henri Lartigue

ponse : « C'est comme pour photographier un pot de confiture. Il faut le sentir. »

Depuis cette expérience mémorable, pas moins de vingt ouvrages ont été consacrés aux oeuvres de Lartigue, dont ce tout dernier rédigé par sa femme Florette.

En choisissant de vivre avec un homme qui s'était donné pour objectif de fixer la joie de l'instant pré-

sent, Florette Lartigue s'est peu à peu transformée en archiviste d'images. Celles qu'elles nous proposent dans l'actuel volume nous font revivre le temps. Car le temps qui file, qui emporte les images, les lumières, les couleurs, les pensées était pour Jacques Lartigue une source d'angoisse. Il essayait de tout capter, de tout retenir.

Ses photographies qui illustrent des personnages, les montrent sou-

vent suspendus entre ciel et terre comme si le temps devait s'arrêter pour interrompre leur action, au moins le temps d'une pose. « Peinture, photographie, écriture, je ne fais aucune hiérarchie. Ce sont tous des moyens d'expression pour une même fin, retenir ce qui sans cesse passe. Si cela va très vite, je choisis la photo parce que c'est l'art du fugitif... Ce qui est passionnément amusant avec la photographie, c'est qu'elle est apparemment un art de surface, et pourtant elle attrape des choses que je n'ai même pas perçues. Mais si je souffre de n'avoir pas vu, vu en profondeur le printemps, alors je peins. Et l'écriture complète tout cela, comme un regard vers l'intérieur, une passion et un jeu. »

C'est dans ses agendas que Lartigue tient son journal quotidien. Ses occupations, ses pensées, ses notes précises sur les photographies prises au cours de chaque journée y trouvent refuge.

Par la diversité des sujets qui retiennent son attention, Jacques Lartigue témoigne de son époque avec des images qui sont des documents précieux. Ainsi, les voitures qui font leur apparition au début du siècle et les engins volants à l'étape des expérimentations n'échappent pas à son oeil observateur. Il s'intéresse également beaucoup à la mode qui évolue au même rythme.

De portraits en paysages, plusieurs photographies se succèdent comme des tableaux subtilement mis en valeur par la sobriété et les limites du noir et blanc. L'une de ces photographies nous révèle deux ombres projetées sur le sable d'une plage et captées par un même objectif. Deux silhouettes qui se devinent et qui s'orientent dans la même direction. Florette à travers les images et les réflexions de Jacques Lartigue nous raconte dans ce livre la traversée d'un siècle comme une véritable histoire d'amour.

**Le siècle vu par Lartigue**

**Panégéryque du général Aoun**

**CHRONIQUE DU LIBAN REBELLE 1988-1990**

Daniel Rondeau, Grasset, 1991, 185 p.  
Paule des Rivières

DANIEL RONDEAU ne craint pas de prendre des libertés avec l'histoire. Sous sa plume, le bouillant général Michel Aoun devient le héros de tous les Libanais, chrétiens et musulmans confondus. Unis d'une seule voix, ils auraient tous marché et prié pour qu'Aoun prenne la tête de leur pauvre pays.

Quiconque a jeté un oeil même distrait aux actualités internationales en 1989 et 1990 sait que la réalité est

plus nuancée, c'est le moins que l'on puisse dire.

Mais la valeur de l'ouvrage ne tient pas à sa rigueur historique. Si valeur il y a, elle réside dans l'aspect témoignage. L'auteur a passé plusieurs semaines au Liban, dans des moments-clés de son histoire récente. Il a passé les derniers jours de résistance du général Aoun aux côtés de ce dernier. Il nous parle des belles filles pâles du général, de son stoïcisme devant l'ennemi, du dernier repas en famille. Il est ému et peut émouvoir le lecteur.

La valeur du livre tient aussi à sa facture poétique. Des passages sur les protestations silencieuses et obstinées des Libanais, au clair de lune parfumé, rendent mieux que n'im-

porte quel article de la douleur que traverse tout un peuple, déchiré avec l'assentiment des gouvernements étrangers.

Rondeau est particulièrement amer envers son gouvernement, et François Mitterrand. La France a laissé tomber le Liban, malgré son histoire, malgré ses promesses.

La France qui « a eu au Liban le magistère d'une responsabilité exceptionnelle et singulière » a trahi pour se ménager la Syrie. (Et sur ce point, l'histoire lui semble lui donner raison puisque non seulement la France mais les « alliés » de la guerre du Golfe ferment désormais les yeux très fort sur la présence syrienne au Liban).

Il dénonce : « Cette France crain-

tive, pavoisée d'un blanc de cuisine, tremblant devant son ombre. Le tyranneau syrien travailla cette loyque avec patience... »

Il regrette : « Tous les Français avaient autrefois un fonds de morale en commun, bâti à sable et à chaux par les instituteurs et les curés de campagne... »

La description des révoltantes violences syriennes qui accompagnaient le sac de Baadba, où le général Michel Aoun est mis en opposition avec la dignité des Libanais, résignés certes mais dignes. L'auteur relate chaque moment de cette nuit du 8 au 9 octobre 1990, où les « sans-culottes de Beyrouth » prirent temporairement possession des collines avoisinantes. En vain.

**Pensons livres cet été avec**

- LENT DEHORS  
Philippe Dijan
- DANS LA LUMIÈRE DES SAISONS  
Charles Juliet
- ALIOCHA  
Henri Troyat

Flammarion  
« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Le musée, un outil éducatif hors pair!**

**Le Musée et l'école**  
Michel Allard et Suzanne Boucher  
Collection Cahiers du Québec/psychopédagogie n° 98  
140 pages  
18,50\$

**Le Musée et l'école**: un véritable mode d'emploi du musée dans un contexte éducatif.

**Le Musée et l'école**: un modèle didactique qui propose un cadre scientifique pour l'élaboration et l'évaluation de programmes éducatifs muséaux.

**Le Musée et l'école**: un ouvrage efficace qui rendra un grand service à tous ceux soucieux de mettre en oeuvre des programmes de visite novateurs et rigoureux.

En vente chez votre libraire

**Pensons livres cet été avec**

- CES SPECTRES AGITÉS  
Louis Hamelin
- VAUTOUR  
Christian Mistral
- L'HIVER DE PLUIE  
Lise Tremblay

XYZ  
« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Pensons livres cet été avec**

- LA FONDUE  
Vincent Nadeau
- UN BOUQUET DE NARCISSE(S)  
Collectif, préparé par Marcelle Brisson
- L'ÉCRIVAIN ET LA LIBERTÉ  
Collectif, préparé par Guy Cloutier et Pierre Morency

l'Hexagone  
« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Pensons livres cet été avec**

- ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE DES FEMMES AU QUÉBEC  
Nicole Brossard et Lisette Girouard
- SI LE 9-1-1 EST OCCUPÉ!  
Johanne Doré
- PIONNIÈRES QUÉBÉCOISES ET REGROUPEMENTS DE FEMMES D'HIÉR À AUJOURD'HUI  
Simonne Monet-Chartrand

les éditions du remue-ménage  
« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Pensons livres cet été avec**

- LES CONTES D'EVA LUNA  
Isabel Allende
- ON ATTEND LES ENFANTS  
Madeleine Chapsal
- LES NOUVEAUX POUVOIRS  
Alvin Toffler

Fayard  
« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Olivieri LIBRAIRIE**  
ARTS - LETTRES - SC. HUMAINES

5200 GATINEAU, MTL, QC, H3T 1W9 © CÔTE-DES-NEIGES  
TEL. (514) 739-3639 FAX. (514) 739-3630

**la Bouquinerie de Cartier inc.**

1120, rue Cartier  
Québec, Qc G1R 2S5  
Tél.: (418) 525-6767

LIBRAIRIE **LE FURETEUR**

Yves Guillet  
Libraire

615, AV. VICTORIA  
SAINT-LAMBERT (QUÉBEC)  
J4P 3R4  
TEL.: (514) 465-5597  
FAX: (514) 465-8144

RENCONTRES DANS LE JURA

Pour une francophonie de la diversité

Jean Royer

**PORRENTURY ET DELÉMONT, JURA SUISSE** — « Pour que la francophonie soit vraie, la France devrait assumer les mots des autres langues françaises, elle devrait s'accommoder des *créolités* diverses, québécoises et autres ». Cette phrase du poète et romancier haïtien René Depestre pourrait résumer l'esprit qui animait les « Rencontres d'écrivains francophones », réunissant en Suisse, ces jours derniers, une douzaine d'écrivains venus de France, de Belgique, du Québec, de la Suisse et du Maghreb.

La Communauté des Radios Publiques de Langue Française (CRPLF) organise ces rencontres littéraires depuis cinq ans. Du 6 au 9 juin, à l'invitation de la Radio Suisse Romande, l'événement a eu lieu dans le Jura Suisse, à Porrentruy et Delémont. On sait que ce canton fut le dernier, en 1979, à obtenir son autonomie dans la Fédération suisse qui fête justement ses 700 ans d'existence en 1991.

L'événement, qui a pris place durant la Foire du livre de Delémont, a aussi été l'occasion, pour la Fondation Pro Helvetia, de remettre le prix Canada-Suisse au poète québécois Fernand Ouellette pour son recueil *Les Heures*, coédité à l'Hexagone à Montréal et à Champ Vallon en France. D'autre part, ces rencontres feront l'objet de divers reportages sur les ondes des radios participantes, dont le réseau FM de Radio-Canada.

Le colloque, magnifiquement organisé par Jean-Fred Bourquin, s'est passé dans l'atmosphère la plus chaleureuse autour du micro d'Isabelle Ruf, à l'enseigne d'un thème rassembleur : « Écrire le pays ». Mais de quel pays s'agit-il ? Et dans quelle langue ?

Ce qui fonde la francophonie, c'est sa diversité, la richesse de ses mémoires et de ses imaginaires, ont répondu les écrivains invités. En affirmant leur attachement aux racines de la langue et leur liberté de langage à la fois, les écrivains ont défendu leur pays imaginaire, celui qui, à partir du pays réel, les conduit à un pays intérieur. « Je suis du pays des pèlerins, du pays des chemins », a lancé Henri Gougoud, le conteur-écrivain du Languedoc.

La question des langues de l'oralité et de l'écriture, qu'il faut bien distinguer, a d'abord retenu l'attention des écrivains. On a défendu une « esthétique du divers » et vanté la richesse d'une « oralité des profonds ». « Quand je suis entrée en littérature, j'ai réconcilié la langue de mes racines et la langue de mon éducation », dit Anne-Marie Garat. Aujourd'hui, a noté René Swennen de Belgique, « le français tient tous les rôles d'une langue quotidienne et culturelle, autrefois assumée tour à tour par les patois et le latin ».

La *créolité* enrichit la langue française, ont affirmé plusieurs écrivains. Au Québec, après la provocation du *joual*, on a créé depuis trente ans une norme d'un français québécois, a expliqué Lise Gauvin. On a rendu « normal » l'usage d'un français québécois, et sans culpabilité vis-à-vis de la norme française. « La seule altérité de notre langue écrite, c'est l'anglais. Au lecteur français de s'adapter à nos mots », a dit Lise



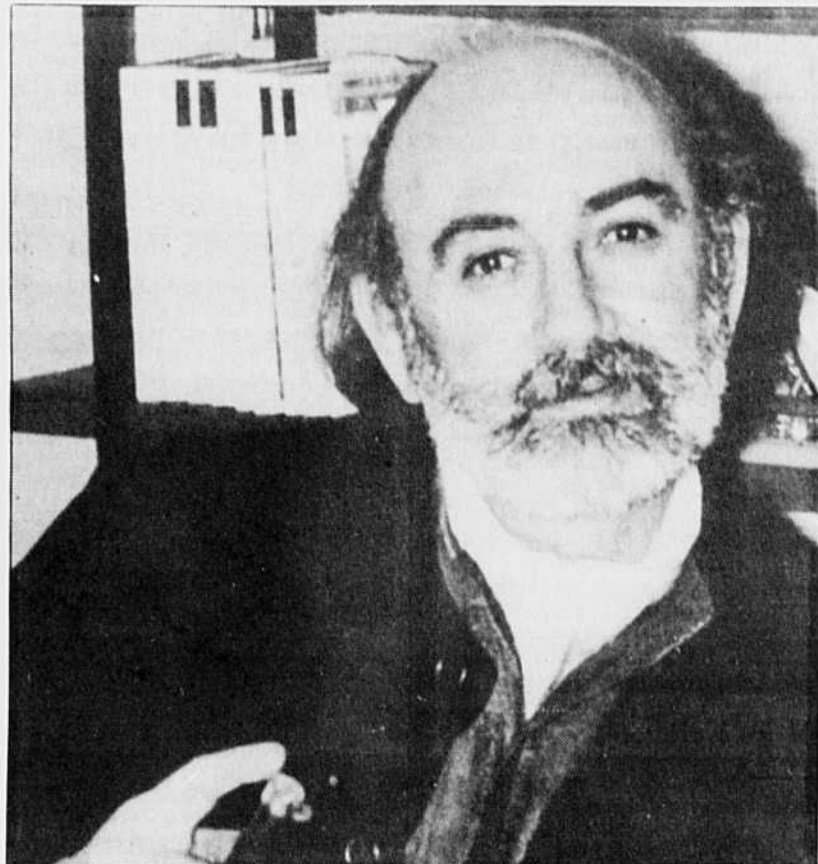
Anne-Marie Garat

Gauvin. « En effet, a renchéri René Depestre, il appartient aux Français de s'accommoder des mots québécois du français qui nous appartient à tous ».

« Le créole, a expliqué à son tour l'écrivain haïtien, est une réponse au scandale sémantique du colonisateur, qui a adopté des mots génériques tels que Blancs et Indiens. Le créole est une sorte de réponse linguistique, un outil d'existence. Poète, je n'arrête pas aujourd'hui de puiser des images dans le créole, ajoute Depestre. J'ai fait la paix en moi entre le créole et le français ».

« De même, continue Depestre, la France devrait s'accommoder des *créolités* diverses, québécoises et autres. Pour que la francophonie soit vraie, la France devrait assumer les mots des autres langues françaises ». « Ces *créolités*, c'est une richesse, je vous l'emprunterai sans scrupule », a rétorqué l'écrivain français Henri Gougoud. D'ailleurs, ajouta Louis Caron, il n'y a pas d'interdit en écriture. « Je suis seul juge de ma langue, affirme l'auteur des *Fils de la liberté*. Je n'écris pas pour écrire (comme on peut parler pour parler) ni pour passer le temps, mais pour faire une oeuvre d'art ».

Deux écrivains ont déjoué ces discours et fasciné les participants en expliquant qu'ils n'ont même pas de langue maternelle pour écrire. David Plante, franco-américain né d'un père québécois et vivant en Angleterre, écrit en anglais, à la recherche des images d'une mémoire culturelle qui le conduiront au centre de lui-même. « Quand je suis fatigué ou quand je pense à Dieu, je rêve en québécois », confie David Plante. Pour sa part, Adolf Muschg, écrivain zurichois, n'a pu vivre dans les dialectes de ses père et grand-père. « Cette langue de mon coeur, je ne pourrais pas l'écrire », dit celui qui s'est fait l'héritier de Max Frisch et Dürrenmatt et qui fustige une Suisse



Henri Gougoud

pas, il lui faut s'identifier comme écrivain wallon.

Écrire le pays, cela peut devenir un acte politique, dans des contrées qui n'ont pas encore accédé à la démocratie, par exemple, rappelle le romancier algérien Rachid Mimouni. Cela peut apparaître comme un certain acte de trahison face au régime, ajoute le romancier des *Mots de la tribu*.

Passer du pays réel au pays imaginaire, afin de rejoindre son pays intérieur, tel a été décrit le périple de l'écrivain.

Henri Gougoud définit l'itinéraire de l'écrivain comme « un cheminement vers une rumeur du temps passé où la mémoire et l'imaginaire se mélangent. Je suis du pays des pèlerins, dit-il, je suis du pays des chemins. Notre seul véritable pays d'é-

crivain, c'est le chemin qui nous mène au centre de nous-même ».

Les écrivains québécois Lise Gauvin et Louis Caron ont apporté la notion de l'histoire, décrivant le chemin du pays réel au pays imaginaire. Pour Louis Caron, écrire le pays, c'est d'abord le décrire, comme il l'a fait jusqu'ici dans la plupart de ses romans. « Cependant, dorénavant, dit le romancier, je vais tâcher de m'attacher bien davantage à décrire un pays plus vrai que celui qui existe chez les juristes et les hommes politiques, un pays imaginaire qui nous concerne tous, qui correspondra à l'aspiration que nous avons à vivre sur terre une vie décente et digne de ce nom ».

Lise Gauvin, pour sa part, a noté qu'après le pays charnel, puis géographique et politique, la littérature québécoise a défini le pays de la parole au féminin, tout ce chemin pour conquérir le pays de la langue. Finalement, dit-elle, le seul pays que l'on peut vraiment écrire, c'est celui du langage. Chaque écrivain a son propre langage dans la langue ».

Il restera au poète Alexandre Viossat, figure politique et littéraire du Jura, d'affirmer un pays intérieur « pour lutter contre cet exil permanent dans lequel nous sommes tous », et au poète haïtien René Depestre de souhaiter que chaque écrivain entretienne son utopie personnelle et rêve son lieu natal en devenant citoyen du monde et de l'imaginaire. « Debout à mon pupitre au petit matin, soit à Sao-Paulo, La Havane, Paris ou Lézignan-Corbières, c'est toujours à Jacmel que j'écris, dit Depestre. Plus qu'un lieu d'origine, c'est l'observatoire mythique à partir duquel la création devient pour moi une passionnante aventure de l'esprit et du corps. Je suis encore citoyen d'une utopie inachevée qui s'appelle Haïti ».

illusoire.

Écrire le pays, pour Muschg, c'est d'abord devenir l'auteur de son texte. Il faut gratter pour voir ce qui se cache « derrière cette couche protectrice » d'une certaine hypocrisie, dit Muschg : « Je n'aime pas la Suisse comme paysage mais comme pays de passage ». S'en prenant à l'habitude de la police politique suisse de fichier les écrivains et les artistes, Muschg dénonce ce « grand art anonyme » de l'État. Il souhaite une nouvelle « culture politique, apte à nous redonner la joie de vivre en Suisse ».

En Belgique, au contraire, « la vie politique est une fiction, dit Jean-Luc Outers. Pour le romancier, c'est une aubaine. Les livres s'écrivent tout seuls. Il n'y a qu'à se laisser réveiller par la radio ». Pour Thierry Hautmont, puisque la Belgique n'existe

pas, il lui faut s'identifier comme écrivain wallon.

Écrire le pays, cela peut devenir un acte politique, dans des contrées qui n'ont pas encore accédé à la démocratie, par exemple, rappelle le romancier algérien Rachid Mimouni. Cela peut apparaître comme un certain acte de trahison face au régime, ajoute le romancier des *Mots de la tribu*.

Passer du pays réel au pays imaginaire, afin de rejoindre son pays intérieur, tel a été décrit le périple de l'écrivain.

Henri Gougoud définit l'itinéraire de l'écrivain comme « un cheminement vers une rumeur du temps passé où la mémoire et l'imaginaire se mélangent. Je suis du pays des pèlerins, dit-il, je suis du pays des chemins. Notre seul véritable pays d'é-

**Pensons livres cet été avec LOGIQUES « LITTÉRATURE EN VACANCES »**

- LA VILLE OASIS Michel Béllil
- LES MAISONS DE CRISTAL Annick Perrot-Bishop
- DEMAIN, L'AVENIR Collectif

**Un essai de Pierre Vadeboncoeur**

Sur un sujet tout aussi inhabituel que fondamental.

Entièrement illustré en couleurs.

**DIX-SEPT TABLEAUX D'ENFANT**  
ÉTUDE D'UNE MÉTAMORPHOSE

le jour, éditeur 19,95 \$

**Pensons livres cet été avec**

EDITIONS SAINT-MARTIN

**« LITTÉRATURE EN VACANCES »**

- LES COMMANDITES, LA PUB DE DEMAIN Vincent Fischer et Roselyne Brouillet
- JULIETTE, GEORGES ET LES AUTRES Daphne Nahmash et Frédéric Lesemann
- ÉCONOMIE DU QUÉBEC ET DE SES RÉGIONS Diane-Gabrielle Tremblay et Vincent Van Schendel

**STEPHEN KING**

POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS SON INTÉGRALITÉ

**LEAU**

1184 PAGES EN VERSION INTÉGRALE

**OBSÈQUES**  
Jean-François CHASSAY

Jeune intellectuel québécois, Éric s'intègre un peu malgré lui à un groupe d'amis plus âgés avec qui il passera d'une désillusion à une autre, de petites morts à une grande mort, celle de son ami génial, de quinze ans son aîné, pur et dur critique de notre société québécoise américano-européenne dans toute sa splendeur. Aux *Obsèques*, le héros aura perdu bien des illusions et aiguisé ses dents pour se faire une place au soleil de la faune des agitateurs de notre aliénation tranquille, sauce fin de siècle.

20,50\$

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à : Leméac Éditeur Inc. 1124, rue Marie-Anne Est, Montréal (Qc) — H2J 2B7 Téléphone: (514) 524-5558 — Télécopieur: (514) 524-3145

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

5219, ch. de la Côte-des-Neiges, Montréal, Qué. H3T 1Y1  
Tél: 342-1515 — Télécopieur (FAX): 342-3796

Librairie GALLIMARD

LA LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER

3700, boul. Saint-Laurent  
Montréal, H2X 2V4  
Tél: 514-399-2012 • Fax: 514-399-1535

LIBRAIRIE PAPETERIE

le Parchemin

MEZZANINE, STATION DE METRO BERRI-UQAM

CENTRE D'ESCOMPTE DU LIVRE

**L** le plaisir des  
**livres**

# Faites votre malheur vous-même

**À 10 KILOS DU BONHEUR**  
Danielle Bourque  
Éditions de l'Homme  
**Josée Blanchette**

À L'ARRIVÉE de l'été, l'industrie des régimes-miracles et de la panacée anti-lipides s'en donne à « corps joie ». Les kilos en trop, honnis, boudés, pointés de l'index ou pincés à deux doigts deviennent synonymes de cauchemars, de famine volontaire, d'assiette triste, de combats humiliants avec le pèse-personne renouvelés chaque matin à jeun et flambant nu de préférence.

Psychologue spécialisée dans les troubles de l'alimentation, Danielle Bourque n'hésite pas à qualifier notre société de « lipophobe » dans son ouvrage intitulé *À 10 kilos du bonheur*. Gros, gras, obèse ou simple embonpoint, nous dit-elle, sont autant de mots à bannir de notre vocabulaire. Principales victimes de cet ostracisme de l'adiposité sous toutes ses formes : les femmes. Con-

damnées à renoncer au plaisir mais également à menacer leur santé, ces victimes de l'obésité mentale ont adopté quasi unanimement un modèle fictif de la féminité.

La première partie du livre de Danielle Bourque est éloquent à ce sujet. Magazines féminins, créateurs de mode et mannequins se font complice d'un vaste complot visant à déformer les proportions véritables du corps de la femme. L'auteur s'appuie sur de nombreuses recherches scientifiques et illustre son propos de graphiques-chocs ne laissant aucun doute sur cette immense duperie. Ces corps décharnés et longilignes, ces mannequins triomphant du haut de leurs 5 pieds 10 pouces et 120 livres, ces formes prépubères, ces hanches de 32 pouces, appartiennent davantage à l'adolescence qu'à la maturité, à l'anorexie qu'aux recommandations du guide alimentaire canadien!

Selon l'auteur c'est nier les multiples modèles qu'a mis au point la nature que de tenter d'imposer à toutes les femmes des formes aussi peu féminines. De sablier, le corps féminin

s'est fait tube en cette fin de siècle et de millénaire. On ne parle désormais plus de minceur mais de maigreur. La fixation des femmes sur leurs soi-disant surplus de graisse a dégénéré en obsession. Pire, ce cercle vicieux des régimes ne fait qu'encourager la reprise de poids souligne la psychologue. D'ailleurs les chiffres parlent d'eux-mêmes : seulement 3 % des personnes ayant suivi un régime réussissent à conserver leur nouvelle silhouette.

Ainsi les régimes-famines plutôt que de favoriser une véritable perte de poids inciteraient le corps privé de son carburant habituel à stocker les graisses et à réduire son métabolisme de base. Dès qu'il retrouve une alimentation normale (et pas nécessairement excessive), ce même corps continue à faire des provisions ! Danielle Bourque n'hésite d'ailleurs pas à imputer aux régimes-yoyo les nombreux troubles de l'alimentation observés chez les femmes depuis une quinzaine d'années.

Une lutte perdue d'avance que celle de vouloir correspondre au modèle idéal ? Pour la psychologue Da-

nielle Bourque le poids d'une personne est affaire d'hérédité et de gènes. Son poids idéal semble pré-déterminé, programmé de longue date de même que sa façon de brûler les calories. Ce même corps passera outre les régimes et les privations infligées pour retrouver ce nid douillet dans lequel il fonctionne au mieux et au mépris des canons édictés par la mode.

Le constat d'échec est on ne peut plus clair. N'en déplaise aux « Jeanne d'Arc des calories », pour guérir il faut remiser au plus vite le pèse-personne, détruire tablettes de chocolat simili-repas et laits fouettés de même nature, mettre au rencart le dernier livre de recettes *Weight Watchers* et à la vente de garage les cassettes vidéo de Jane Fonda. Loin de tomber dans l'excès contraire et de suggérer l'immertie et l'orgie quotidienne, Danielle Bourque préconise davantage une mise au point de nos valeurs, un déconditionnement et une remise en question de nos habitudes alimentaires névrosées.

## VITRINE PRATIQUE

**Renée Rowan**  
**POURQUOI LES ENFANTS MEMENTENT**  
Paul Ekman  
Éditions Rivages  
303 pages.

LE LIVRE, signé par Paul Ekman et traduit de l'américain par Aline Weill, est en fait écrit par une famille : l'auteur, son épouse et leur fils. Le mensonge des enfants est une des manifestations les plus fréquentes de la vie quotidienne familiale. Comment apprendre aux enfants à être honnête et sincères, à dire la vérité ? Ce n'est certes pas évident. Cet ouvrage s'adresse tant aux parents qu'aux éducateurs qui s'interrogent

**JOCASTE DÉLIVRÉE**  
Francine Comte  
Éditions La Découverte  
233 pages.

CET ESSAI, dense, tissé serré, mais de facture abordable, s'interroge sur ce que sont les rapports des femmes et des hommes, entre eux, et avec leurs enfants. « C'est, estime l'auteur, regarder au cœur même du cyclone ». Cet autre livre, intitulé *Les Enfants de Jocaste*, dressait un tableau terrible des mères « irrésistiblement possessives et castatrices pour leurs fils, indifférentes à leurs filles ». La réalité apparaît à Francine Comte comme bien différente. « ... Avec toute leur diversité, à travers leurs contradictions, elles commencent à instaurer un dialogue prometteur avec le bébé. À découvrir que leur autonomie et celle de l'enfant s'accroissent bien. À demander au père une présence d'une autre teinte ». Tout n'est pas encore pour le mieux dans le meilleur des mondes : le masculin et le féminin auront encore à se redéfinir mutuellement. Un livre sensible, une réflexion intéressante.



sur la meilleure attitude à adopter devant un enfant qui ment. Il s'appuie sur des faits et propose des solutions concrètes. Il fait ressortir la nécessité d'établir avec l'enfant une relation de confiance qui encourage à dire la vérité. Un livre clair et bien fait.

**LE GUIDE DES MÉDECINES DOUCES ET AUTRES PRATIQUES**  
Micheline Blais  
Stanké, 380 pages.

CE GUIDE est avant tout un outil d'information sur les diverses techniques de médecine douce qui apparaissent souvent comme une jungle dans laquelle on risque facilement de se perdre. On y trouve regroupés les moyens divers et les écoles de pensée qui aident, à côté de la médecine traditionnelle, à améliorer la qualité de vie. Il ne s'agit, en aucune façon, d'un bêtin professionnel ou promotionnel. Il ne garantit pas la compétence individuelle ni même l'efficacité des thérapies énoncées. Ce qu'il donne, c'est la définition de chaque approche, en quoi consiste par exemple la technique Alexander, la relaxation progressive de Jacobson, le Tai Chi, etc. Ce guide, le premier du genre, aide à y voir clair.

**VIN, MON AMI**  
Marie-Reine de Jaham  
et Jacques Bordelais  
Robert Laffont  
219 pages.

« LE RÉGIME du plaisir », dit le sous-titre de cet ouvrage qui va à l'encontre de bien des dires de tous les détracteurs du vin. Les auteurs y mettent l'accent sur tous les bienfaits que dispense le vin pour peu qu'il soit intelligemment consommé et savouré. Riche en vitamines, tanins et oligo-éléments, pauvre en calories et en alcool (contrairement aux opinions reçues), le vin, à condition d'être consommé modérément est un aliment de la forme et peut devenir le pivot d'un programme nutritionnel harmonieusement intégré à une hygiène et à un art de vivre, affirment ces deux passionnés du vin. Pasteur n'a-t-il pas dit que le vin constitue « la plus saine des boissons » ...

**VOYAGER AVEC DES ENFANTS**  
Odette Bourdon et Micheline Raymond, Québec  
165 pages.

PARTIR... ou rester là ! Bien des parents se posent la question et pour cause quand on a de jeunes enfants. Pour certains, cela représente un exploit, pour d'autres, cela fait partie de la vie. L'expérience montre que pour réussir ce type de vacances il faut trois ingrédients indispensables : l'amour des enfants; le sens de l'organisation et de l'humour. Partant de ces prémisses, les auteurs fournissent des moyens pour faire de ses vacances une réussite que l'on choisisse de voyager en automobile ou en autobus, en train ou par avion, que l'on loue un chalet, une chambre d'hôtel, un condo ou que l'on opte pour le camping. Les deux femmes ont également écrit en collaboration, chez le même éditeur, un autre petit livre sur tout ce qu'il faut savoir sur *Les ventes de garage*.

# L'appétit vient en cuisinant

**DÉLICES DE FRANCE**  
Encyclopédie gastronomique  
en 6 volumes. Éditions Daréni.  
**Yves d'Avignon**

« LA CUISINE mobilise nos sens. Vous ne la ferez bien que si vous la sentez. Pour réussir, il faut aimer et, en cuisine comme ailleurs, l'amour n'obéit à aucune règle... »

Le chef Alain Darc ne pouvait pas mieux résumer en si peu de mots ce qu'est l'art de la table. Cette citation est tirée d'un des six volumes de l'Encyclopédie *Délices de France*, coffrée pour les « poissons et crustacés », accompagnant une recette de truites à la navarraise.

Avec ce seul volume de la collection en mains, facile d'être gagné d'avance. Car non seulement y re-

trouve-t-on nombreuses recettes nouvelles, c'est à l'approche facile et enlevante que les papilles s'agitent le plus. Comment se farcir aisément les « calmars et poivrons rouges en vice versa », les « filets de rougets à la vanille » ou encore la « truite au bleu » sans se casser la tête de longues heures dans son laboratoire ou encore au marché à rassembler les ingrédients de la réussite.

L'exploit de présenter en deux pages chacun ces monuments d'héritage de la cuisine française, agrémenté de photos couleurs et assorti d'un court paragraphe explicatif, tient de l'oeuvre maîtresse.

La procédure est aussi simple pour l'oeil que pour l'artiste. En huit photos et autant de phrases, on parvient à surmonter le plus grand péril du cuisinier en herbe : une recette à grand déploiement qui fera se pourlécher vos convives. C'est tellement l'air simple qu'on s'essaie...

« Le but de cette encyclopédie est simple : c'est avant tout une vision exhaustive et universelle de la cuisine de la Francophonie, explique d'entrée Richard Bizier, directeur des éditions pour le Québec et le Canada français, chroniqueur gastronomique et responsable de la québécoisisation de l'encyclopédie.

« À l'origine, c'était une oeuvre colossale. Il a fallu interviewer plu-

sieurs des plus grands chefs de la francophonie, appelés ainsi à immortaliser leurs recettes. Pour ceux-ci, il s'agissait déjà d'une montagne, puis-que bien souvent leurs oeuvres sont une affaire de coeur, donc de « par coeur ». Le travail suivant était ensuite de trouver une certaine concordance avec les produits offerts sur les différents marchés et aussi de vulgariser les modes d'emploi.

Six volumes de plus de 250 pages, chacun contenant près de 300 recettes. Une réalisation phénoménale si l'on considère que près d'une centaine des grands chefs, maîtres cuisiniers et pâtisseries des plus grands restaurants de France y ont pignon sur page : suffit de lire les noms de Manuel Martinez, Lionel Accolas, Jean-Paul Borgeot, Jean Bordier, Claude Calas, etc, pour chacune des mises en place.

« Ce n'est un secret pour personne qu'au cours des dernières décennies, la cuisine a étonnamment évolué. Mais en aucun cas, on n'aura sacrifié l'excellence au profit de la banalité », ajoute Bizier.

**PS :** L'encyclopédie *Délices de France* n'est pas commercialisée en librairie. Pour se la procurer, communiquer avec les Éditions Daréni au 524-8544. Coût de la collection : 730\$ (mode de versements disponible).

**Pensons livres cet été avec mondica**

- QU'EST-CE QUE LA LANGUE? Jacques Leclerc
- SOS MATH Michel et Robert Lyons
- LA LECTURE DU SPECTACLE THÉÂTRAL Louise Vigeant

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

Quinze ÉDITEUR  
Des romans pour l'été

Paule Noyart  
**LA CHINOISE BLONDE**  
Derrière l'apparente simplicité du récit — une simple histoire d'infidélité et de jalousie — la narratrice nous entraîne dans le monde troublant du rêve et de la confusion des sentiments.  
234 pages — 18,95 \$

Evelyne Lau  
**JOURNAL D'UNE FILLE DE LA RUE**  
L'histoire d'une jeune fille modèle qui, à 14 ans, plonge pendant deux longues années dans l'univers de la drogue et de la prostitution.  
432 pages — 24,95 \$

Xavière Sénéchal  
**UN JOUR, L'AURORE**  
Un roman sur l'adolescence, le suicide et la folie. Rarement on aura abordé des sujets aussi graves avec une pareille sensibilité et une telle justesse.  
192 pages — 16,95 \$

André Girard  
**DEUX SEMAINES EN SEPTEMBRE**  
Un voyage intérieur, qui prend des allures d'enquête, jusqu'au pays de La Baie, une petite ville sans histoire sur les bords du Saguenay.  
Prix Robert Cliche 1991.  
156 pages — 16,95 \$

**Pensons livres cet été avec Duffusion Prologue**

- LA BELLE AFFAIRE T.C. Boyle Phébus
- JARDINS MOBILES Gründ
- L'IMAGERIE DE L'ÉVEIL Fleurus Enfants

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**BENEDIKT TASCHEN**  
POUR TOUT L'ART DU MONDE

**6 affiches 9,95\$**

- Pochette contenant 6 affiches de grand format
- Présentation de chaque oeuvre et de l'artiste
- Grande qualité d'impression
- Cadeau idéal pour encadrements ou laminages

TITRES DISPONIBLES  
Edward Hopper  
Impressionnistes  
Van Gogh  
Der Blaue Reiter  
Egon Schiele  
Gustav Klimt  
M.C. Escher  
Kandinsky  
Henri Matisse  
Dali  
Toulouse-Lautrec  
Paul Klee  
Tamara de Lempicka

TITRES BIENTÔT DISPONIBLES  
Cézanne  
Magritte  
Monet

Pour info  
Tel: (514) 434-0306  
Ligne WATS 1-800-363-2864

**Pensons livres cet été avec ÉDITIONS ROBERT LAFFONT**

- ANAÏSNIN MASQUÉE, SI NUE Elisabeth Barillé
- MILENYA OU LA MAISON DU SILENCE Alain Gerber
- L'INCENDIAIRE VIE DE SAÛL, APÔTRE Gérald Messadié

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Pensons livres cet été avec Boreál**

- MERLYNE Manon Barbeau
- HISTOIRES DE DÉSERTEURS André Major
- AVEC L'ÉTÉ Raymond Plante

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Librairie Raffin Inc.**

Plaza St-Hubert  
6722, St-Hubert  
Montréal, Qc  
H2S 2M6  
274-2870

Tours Triomphe  
2512, Daniel-Johnson  
Chomedey,  
Laval, Qc H7T 2P6  
682-0636

Galerias Rive-Nord  
100, boul. Brien  
Repentigny, Qc  
J6A 5N4  
581-9892

**AGENCE DU LIVRE**  
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE

1710, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2X 3K6  
Téléphone: (514) 844-6896

**Librairie d'Outremont**  
Livres, revues et journaux internationaux

1284, rue Bernard Ouest  
Outremont, Qc  
H2V 1V9

Tél.: 277-5119  
Ouvert 7 jours/7 soirs

**L** le plaisir des  
**Livres**

# Foster à Alexandrie et Byron au Tibet

**ALEXANDRIE**  
une histoire et un guide  
E.M. Forster, traduit de l'anglais  
par Claude Blanc.

**DE LA RUSSIE AU TIBET**  
Robert Byron  
Traduit de l'anglais par  
Michel Pétris  
Paris, Quai Voltaire, 1990.  
André Girard

DANS LA MER, un long éperon calcaire saillant du désert libyen. Calme plat. Le navigateur grec ne put repartir qu'après avoir extorqué, au roi de l'île, les vents favorables. C'est l'île Pharos et Ménélas revenait de Troie, c'est l'odyssée. (Il y avait là un port. Les vaisseaux venaient puiser à la sombre aiguade. Mais tout est maintenant laissé au double mystère de l'antiquité et de la mer).

Au sud, un lac et de grandes étendues alluviales. Canope se trouvait sur l'extrémité du chaînon calcaire; c'est l'actuel Aboukir. À l'ouest, Rhakotis, petite ville égyptienne. Les gens y étaient garde-côte et chevronniers. Leur dieu : Osiris, dieu du grain qui renaît, du Nil qui connaît une nouvelle crue. Ordre fut donné à l'architecte Dinocrate de construire, sur ce site, une superbe cité grecque. Alexandre voulait une capitale pour son nouveau royaume d'Égypte. Pour ses liaisons avec la Macédoine, elle devait être sur la côte.

«... un port magnifique, un climat parfait, de l'eau douce, des carrières de calcaire, et un accès vers le Nil. Il perpétuerait ici tout ce qu'il y avait de meilleur dans l'hellénisme, créerait une métropole pour cette Grèce qui serait constituée non de cités-États, mais de royaumes et embrasserait la totalité du monde habité».

En 331 avant J.-C., Alexandrie est fondée. Il y avait deux ports : à l'est le Grand Port, à l'ouest l'Eunostos — « retour en lieu sûr ». Le dessin de la ville est régulier. D'ouest en est, elle est coupée par la voie Canopique et la rue de la Soma coupe celle-ci. Les lettres de l'alphabet grec désignaient les pâtés de maisons. Alexandre meurt huit ans plus tard.

Cosmopolite et imprégnée d'histoire — « toute sa magie, toute son antiquité, toute sa complexité » — Alexandrie séduisit Edward Morgan Forster, à l'automne 1915. Il est engagé volontaire dans la Croix-rouge. (En 1908 il publiait *A Room with a View*; seize ans plus tard ce sera *A Passage to India*). Son séjour va durer cinq ans.

« Et tandis que je me promenais en tramway ou à pied ou que je me plongeais dans cette mer exquise, je ne cessais jamais d'être assailli de visions. C'est ainsi, par exemple, qu'en multipliant par quatre la hauteur du Fort Kait Bey, je pouvais voir le Pharos qui s'était jadis dressé sur le même emplacement. Au carrefour des deux rues principales, j'érigerais le tombeau d'Alexandre le Grand ».

Regards et promenades et temps se conjuguent; Forster rédige *Alexandrie, une histoire et un guide*. Un défilé historique dans le corps fantomatique de la ville, et la poussière soulevée par le tumulte des siècles.

Sur la côte, les traits de son visage étaient helléniques; Alexandrie fut tour à tour grecque, romaine et catholique jusqu'en 641, date de la conquête arabe. Forster visite le Mousseion, l'abri des érudits, des savants et des lettrés. Zénodote le bibliothécaire travaille les textes d'Homère. Euclide compose ses *Éléments*, manuel de base universel de géométrie. Erastothène mesure la Terre et trace une carte du monde connu. Le Mousseion était relié au Palais. Dans une salle de tapis d'Orient, ca chée, Cléopâtre est introduite auprès de César. Alexandrie sera le théâtre du déchirement de la dynastie des Lagides; les acteurs : César, Cléopâtre, Marc-Antoine et Auguste.

Ville de sectes et d'évangiles. Alexandrie ne put jamais mettre en doute l'existence de Dieu. Furent plutôt questionnés ses rapports avec l'univers et avec l'homme. Cité spirituelle, Forster la parcourt, entre le *Logos*, ou *Verbe*, de Philon le Juif et Plotin évoquant l'Un, le *Principe intellectuel* et le *Tout Âme*. Il se rend au Caesarium. Des moines haranguent la foule. La néo-platonicienne Hypatie est massacrée à coups de tuiles.

\*\*\*  
PARTI de l'Angleterre, Robert Byron alla en Russie, ensuite au Tibet. À la connaissance du spécialiste, il opposait celle de l'espèce voyageuse.

la préférait. Il disait qu'on ne connaît le monde « qu'en le voyant, en l'entendant, en le vivant ». Qu'il faut s'attarder aux relations qui gouvernent l'ensemble, plus qu'à une cellule particulière.

Du XXe siècle, de la révolution industrielle, il aimait les formidables contradictions, et trouvait que la vie devenait privilégiée mais sourde perplexité. Perplexité éveillée par le virus de la machine auquel, dit-il, le Tibet a résisté parfaitement, la Russie succombée totalement.

Début des années 30, Moscou; la nouvelle Jérusalem, le plan quinquennal. Robert Byron confesse s'y rendre sous l'attrait du bolchévisme. Pélerinage au tombeau de Lénine, puis rencontre, impromptue et abrupte, avec un jeune communiste anglais, Morgan (l'illumination lui est venue en voyant un film russe). Dialogue de sourds.

Byron s'interroge s'il y a un quelconque « progrès de la pensée humaine ou accroissement du bonheur de l'homme ». Pour Morgan, tout est combat. « Dès que je pose ce verre d'eau sur cette table, la table et le verre sont en guerre — leur seul contact est combat. Il en va de même pour l'évolution sociale. Pour édifier le socialisme, les ouvriers doivent se battre, conduire jusqu'à son terme la lutte des classes ».

Seule défaillance du matérialisme : la difficulté pour Morgan de s'approvisionner en disques de jazz — parce qu'idéologiquement erroné ! Pour Byron, « le voile du jargon et du fanatisme » et « l'obscurantisme futile et trompeur » qui aliène toute production artistique. D'une visite au musée de Moscou, les notices imprimées à l'entrée des salles, qu'il reproduit sans commentaire aucun, demeurent élogieuses : « Monet : époque de transition du capitalisme à l'impérialisme. Goût de la bourgeoisie industrielle. Gauguin : goût du rentier. Van Gogh : goût de la petite bourgeoisie ».

En lieu et place d'un tel discours, Byron préfère souligner l'apport du nomadisme — ses traces, la forme des nuages, laissées dans l'art et l'architecture — considérer, comme deux éléments d'une même continuité : les édifices anciens et les hommes d'aujourd'hui. Il délaissait les grandes artères, « les rues de choc » dont le but avoué est d'éblouir l'étranger par une apparence de prospérité. S'absorbe dans la recherche d'icônes, la visite d'églises, le décryptement de fresques.

L'escale russe de Byron lui permet de rallier passé et présent. À l'idéologie politique, il oppose les sédiments de la civilisation, les détertre par coupe et analyse spectrale. « Voyager en Europe, c'est recueillir un héritage déjà connu : en terre d'Islam, c'est inspecter celui d'un cousin proche et familier. Mais s'aventurer dans l'Asie lointaine, c'est découvrir des horizons nouveaux, jusqu'alors insoupçonnés, inimaginables ».

**LA VAGABONDE DES MERS**

Ella Maillart  
collection Voyageurs  
Payot, 1991, 420 pages.

André Girard



1932. Les nomades des hauts sommets de l'Asie centrale sont confrontés à la jeune Union soviétique. Elle tente d'imposer massivement le XXe siècle : socialisation, collectivisation, sédentarisation, tracteurs, radio... Moscou ne donne que peu d'autorisations pour se rendre au Turkestan et en Kishgizie, une jeune femme parvient à se faufiler : Ella Maillart, née à Genève en 1903.

Elle atteindra les Tien Shan, les monts célestes, qui à 5000 mètres d'altitude séparent la Chine et l'URSS. Elle partagera la vie des nomades, « ces coureurs d'immensité sur un sol âpre », et son récit *Des monts célestes aux sables rouges*, témoignage des affrontements entre idéologie communiste et civilisation islamique.

1935. Ella Maillart a rejoint le versant chinois des Tien Shan, accompagnée de Peter Fleming. De Pékin, où ils étaient bloqués par la guerre civile, la traversée d'Est en Ouest s'est faite clandestinement. La population du Turkestan chinois, à majorité musulmane, est en plein soulèvement. Les oasis de Sinkiang, berceau millénaire d'une culture d'origine iranienne, sont interdites. La Chine ne contrôle plus ces lointaines contrées de l'Ouest, les étrangers sont refoulés, théoriquement.

La robuste suisse et l'ironique envoyé du *Times* atteindront, à travers les hauts cols de l'Himalaya, les Indes britanniques; elle, voulant comprendre les nomades, « j'aime ces moments de sympathie réciproque qui, pour un instant, joignent nos destinées », lui, pressé parce qu'il ne veut pas manquer l'ouverture de la chasse aux perdris en Écosse ! Elle écrira *Oasis interdites* et lui *Courrier de Tartarie*.

1939. Le 1er septembre la guerre éclate en Europe. Ella Maillart rejoint Kaboul, après avoir traverser la Turquie, l'Iran et suivi la route de l'Hazarejat en Afghanistan. Le trajet s'est fait en cabriolet Fors « roadster De Luxe », propriété de Christina, sa compagne de voyage. Dépressive, asservie à la morphine, le voyage est pour elle une tentative de désintoxication. Mais son regard trahit l'épuisement, l'ivresse d'en finir, et contraste grandement avec le goût du bonheur, la lucidité et la calme robustesse d'Ella Maillart, qui elle, cherche avant tout à « observer l'Europe sous un nouvel angle, afin de comprendre la cause profonde de notre instabilité ». (*La Voie cruelle*).

Ella Maillart continue sa route, seule. Elle atteint les Indes du Sud, y séjourne jusqu'en 1945. Afin de survivre, elle commence à écrire *Gypsy Afloat* (n'ayant qu'un dictionnaire anglais, elle écrit, tout naturellement, dans cette langue). Récemment traduit en français par l'auteur, *La Vagabonde des mers* précède les autres titres.

Les années 20. Ella Maillart enseigne le français dans une institution privée du Nord de Londres et s'ennuie à mourir dans sa chambre glaciale. Elle bourre sa vieille pipe, se



Ella Maillart

remémore les veillées d'hiver dans les refuges de montagne de son pays. Une annonce du *Times* la réveille : l'imminence du départ d'un yacht cherchant des passagers. Sa réponse est prompte : « J'ai vingt ans, de bons bras, et je sais me rendre utile de bien des façons ».

Commence alors sa carrière de *bourlingueur des mers*, « loin du factice et de la duplicité des villes ». Tout d'abord mousse à bord du *Volunteer*, elle navigue entre la France et l'Angleterre. *L'Atalante*, bateau de son amie Miette, les amènera dans le golfe de la Gascogne; elles rêvaient du Pacifique Sud mais c'est peine perdue, Miette tombe malade. Ella Maillart rejoint alors *Le Française* et parcourt les canaux hollandais. Elle aime les heures de quart, quand

« l'univers est dans l'expectative ». « Plus rien que le bruit paisible et constant des flots partagés par l'étrave. Plus rien que cette paix enveloppante, absolue, qui vous plonge dans l'oubli de vous-même, vous dépouille de toute pensée, vous plonge dans un sentiment lénifiant, exaltant, d'être l'infime fraction d'un tout, d'un universel silence dont se nourrit une part de vous-même. »

Marquée par la première guerre mondiale, Ella Maillart a préféré mener sa vie vers l'inconnu aux mille visages. Délaissant l'Occident et un rythme tout autant qu'un style de vie qu'elle considère enrégimenté, sa vie de marin n'aura été que prélude à de plus vastes dépaysements, toujours à la recherche d'une note humaine qui, encore, l'intérait.

**Pensons livres cet été avec**

- **TRIO BESCHERELLE**  
Nouvelle édition en couleur
- **MONTREAL**  
Michael Drummond et Michel Tremblay
- **DICTIONNAIRE DES ESCLAVES ET DE LEURS PROPRIÉTAIRES AU CANADA FRANÇAIS**  
Marcel Trudel

éditions hurtubise hnh ltée  
**« LITTÉRATURE EN VACANCES »**

**Pensons livres cet été avec**

- **AILLEURS EN ARIZONA**  
François Barcelo
- **UN ÉTÉ SANS AUBE**  
Agop J. Hacikyan et Jean-Yves Soucy
- **LES ORDRES TRAHIS**  
Michael Harris

Libre Expression  
**« LITTÉRATURE EN VACANCES »**

• **l'Hexagone**  
Des romans pour un été distinct

Émile Ollivier  
**PASSAGES**  
Un roman poignant sur l'exil, écrit dans une langue de feu et tout imprégné de l'atmosphère des Caraïbes, qui nous fait voyager entre Haïti, Miami et Montréal.  
174 pages — 16,95 \$

Lori Saint-Martin  
**LETTRE IMAGINAIRE À LA FEMME DE MON AMANT**  
Lori Saint-Martin explore, dans ces dix-huit nouvelles — dix-huit destins de femmes devant l'amour —, les méandres de la phénoménologie amoureuse.  
136 pages — 16,95 \$

Vincent Nadeau  
**LA FONDUE**  
De Berne à Bogota, en passant par Bruxelles, les heurts et malheurs d'une jeune Suisse en quête d'ascension sociale.  
« Un premier roman sympathique. » Réginald Martel, *La Presse*  
168 pages — 16,95 \$

Réjean Legault  
**GASPARD AU LÉZARD**  
Une histoire complètement « faillée » mais combien pathétique, qui renoue avec la petite gang de la rue Saint-Hubert, entre Roy et Cherrier.  
268 pages — 22,95 \$

**NICOLE DE BURON**  
**Où sont mes lunettes?**

**L'HUMOUR SAUVE ET L'AMOUR NE MEURT JAMAIS!**

Telle est la leçon du dernier roman de Nicole de Buron. Entre rires et passions l'itinéraire d'une vie pas ordinaire.

Flammarion  
300 pages  
19,95 \$

Pour le plaisir de lire  
Bienvenue à la seule librairie de Sillery

1300, avenue Maguire  
C.P. 430  
Sillery, Québec G1T 2R8

**la librairie Naugeois inc.**

**Librairie Garneau**

Place Laurier  
Halles de Ste-Foy  
Galeries de la Capitale  
Place du Royaume

Place Québec  
Galeries Chagnon  
Vieux Québec

**LIBRAIRIE LA LIBERTÉ**

- La liberté de s'instruire...
- La liberté de lire...
- La liberté de bouquiner...
- La librairie des petits...
- La librairie des grands...
- La librairie La Liberté.

Du lundi au samedi de 9h à 21h30  
Dimanche de 13h à 21h30

Centre Innovation  
2360, Chemin Sainte-Foy  
G1V 4H2 - Tél.: 658-3640

**Le Devoir** le plaisir des **Livres**

**Yves NAVARRE**

▲ La vie dans l'âme

**Carnet 40**

ON ÉCRIT durement, et on relit purement. Le pur ne ment pas forcément. Le dur non plus. Pure et dure, donc, l'écriture, au risque des « réticences » qui sont parfois des crachats. Tant pis. Ce n'est pas un jeu. C'est un je. Je suis hors je, hors de moi. Comme disait le général de Gaulle à une de ses favorites ( il en eut, dont Joséphine Baker ) qui se plaignait du mauvais accueil critique à un de ses livres, *Madame, louange ou blâme, c'est toujours de la réclame*. De Gaulle ? Souvenez-vous, c'est aussi celui qui a dit à Mexico, *mano en la mano*. Tibère (de Rachel Est) me dit, *t'es pas rigolo*. Tybalt (le maudit Français) ajoute *ça fait vieillot*. Pauvre tante Yvonne (la régulière du général en question). Tiens, une phrase sans verbe.

Monsieur le Maire de Montréal, avec tout le respect qui vous est dû, essayez en simple citoyen de la ville d'appeler les numéros d'accueil 872.1111 ; 872.2305 ; 872.6395 (et j'en oublie) en principe à la disposition de

l'une ou l'autre, les anonymes, de 7 heures du matin à 11 heures du soir, c'est toujours, toujours occupé. Est-ce décroché, ou faut-il multiplier les lignes ? Au prix des taxes municipales, ça devient fatigant d'entendre tutt-tutt-tutt-tutt du 5 mai à la fin-juin. La faute à personne. La barque est bien ancrée au bord du Saint-Laurent. C'est juste un petit détail à régler. Du savoir-vivre-enville ?

La réforme de l'orthographe a été enterrée quelque part (voir carnets précédents) dans le Golfe. Cependant, l'ami suisse de Tramelan, dans le Jura, en m'adressant cette lettre « ben fine » sait, jamais deux sans trois, que nous en profiterons tous, donc, si, comme de nombreux enseignants, je souhaite une réforme, je refuse par contre qu'elle aboutisse à une nouvelle norme. Je suis irrité de constater que, de nouveau, on cherche à imposer un nouvel usage, alors que c'est à plus de tolérance que j'aspire. Qu'on cesse enfin de juger les gens sur les deux consonnes d'un mot, quand Furetière écrivait « apercevoir », qu'on cesse de jouer au jeu imbécile de la dictée, où l'on va jusqu'à choisir des textes de Rousseau que lui-même écrivait autrement. Que l'on admette deux graphies pour un même mot, comme c'est déjà le cas pour nombre de termes (80 sous le seul A du Petit Robert, dictionnaire normatif s'il en est). Qu'on nous laisse écrire (et dire) porreau, que des ignares ont dit

poireau par confusion avec « poire » ! Que Paris cesse d'imposer sa norme écrite et orale : n'ai-je pas lu que « la distinction entre « un » et « in » tendait à disparaître, et que le circonflexe n'était plus pertinent pour déterminer la longueur d'une syllabe » ? Or, chez nous, « lundi » ne se dit pas « lindi », et « pâte » se dit bien plus que « patte ». Il serait grand-temps (Rousseau) que l'on en vint à une attitude plus raisonnable (ou raisonnable) dans ce débat passionnel où chacun se sent concerné et « très-compétent » (Littré). On pourrait enfin apprendre aux enfants à écrire et, qui sait, à devenir « poètes » (Littré) au lieu de pédants. Vive « vérandah », « camélia » (qui devait s'écrire *camellia*, ce que refusa de faire Dumas fils !), agace ou agasse, lis ou lys, événement ou évènement, pour que survive le français.

À celles et ceux qui aiment la lecture à voix haute, le partage, la jouissance des paroles échangées, je conseille vivement un de mes classiques favoris, *Les incertitudes du langage* de Jean Paulhan dans la collection Idées Gallimard. On le trouve d'occasion, souvent usé, exténué. A-t-il été réédité ? J'ai peur des ordinateurs de librairies. N'ai-je pas vu l'ensemble de mes titres publiés rudement (et purement) depuis vingt ans sous la rubrique *littérature homo*. Sous quelle désignation se trouvent Loti, Proust ou Balzac ? Gide est-il dans la catégorie *pédé* (rastes) : il est

pourtant question clairement et avec ferveur du *caca du petit Édouard*, sur la lunette des cabinets, dans son Journal. De quoi rendre folle la grande pourfendeuse de service, ici, dont je tairai désormais le nom tant il est à la fois magique, tragique et respecté. Revenons à Paulhan. Il est dit par l'homme de verbe savoureux dans ce recueil d'entretiens, que quand on aime quelqu'un (une romancière, un romancier) on aime tout, on lit le tout quelqu'un. C'est ainsi que j'ai, du temps de mes vingt ans, découvert Limbour, Georges Limbour, tout Limbour. Grâce à lui. C'est qu'on ne peut pas priser d'un côté et mépriser de l'autre. C'est à prendre ou à prendre, deux fois prendre, et je lis prendre ; il n'y a pas d'alternative.

On mesure la jeunesse d'une oeuvre à sa capacité d'émerveillement. De ces émerveillements, droit venus de l'enfance, perpétués, qui peuvent se manifester tant dans le merveilleux que dans le tragique : c'est toujours la même révolte.

Bientôt, le plus bel été de ma vie. Il était temps. Chaque geste, chaque regard, chaque visite, le jardin me les rend mille et une fois, comme dans un conte. Il y a les digitales, les iris, les fraises ; le cerisier est majestueux. L'érable du Japon a des feuilles rouge sang, rouge sombre, rouge sang d'encre. Le ginkgo biloba planté sur une paire de sandales, trois pièces d'une piastre, et une boîte de nourriture à chat (le tout se

dégrade et fortifie), me fait des foisons de ces feuilles au sujet desquelles (dans *Le Divan*) Goethe écrivait *est-ce un être vivant, qui s'est scindé en lui-même ? Sont-ils deux qui se choisissent, si bien qu'on les prend pour un seul ?* L'important c'est d'être ce que l'on est et naïf.

L'important est de le devenir. Il se trouve toujours en chemin, errance que ma vie, obstination, migrations, illusion des possibles réceptions, quelqu'une ou quelqu'un pour vous donner des coups de rame sur la tête alors que vous essayez de traverser le Saint-Laurent à la nage ; quelqu'une ou quelqu'un pour prétendre que le dégradant (pas ce qui se dégrade) fortifie. Là, stop, ça n'a plus de sens et encore moins d'allure. L'été qui s'en vient me fait encore plus peur que le printemps. Le jardin atténué, certes. Mais derrière les clôtures et les murs, ici et au-delà des frontières, il y a tant, et tant, et tant de misères ; tant, et tant, et tant de mensonges. « Floué, le monde ! » crie au fond de moi l'enfant capable d'émerveillement malgré tout. Tout. Toutes et tous. Même pas presque.

Quelques vers de Georges Limbour extraits de *Histoire de famille* dans *Soleils bas*, collection Poésie Gallimard, page 163, l'é migrant s'étonnait des baisers de ces belles, qui lui donnaient des fleurs, tournaient sa manivelle (il a un orgue de Barbarie) il ne comprenait pas, poussiéreux ébahi,



quand leur voix d'exilées mentaient sa ritournelle : « Joue-nous encore un air de notre beau pays. » Il fait nuit. Le jardin appelle. Il a soif. Tibère a dit à Tybalt « Yves a fini ». Tybalt s'est écrié en murmurant « 40 ? son année de naissance ».

— Y.N.

# Ned, Coyote et Django

## TRUFO MISTO

L'HEURE est aux bilans. Il y a une vingtaine de jours, Didier Daeninckx nous raconta les hauts et les bas qui avaient ponctué, en divers lieux de la province française, la carrière de l'inspecteur Cadin. Sa carrière, mais également sa déchéance.

Aujourd'hui, c'est au tour de John Le Carré de nous brosser le portrait ou plus tôt de nous livrer l'autopsie de la carrière d'un de ses espions « british » dont il connaît bien les réactions comme les ambitions puisque lui-même, en son temps, en fut un. Intitulé *Le voyageur secret*, son dernier roman est en fait la transcription écrite de la mémoire de cet employé du Cirque qui n'a pas de nom, mais un prénom. Lequel ? Ned.

Ce Ned, nous sommes des millions à l'avoir cotoyé dans les couloirs de

la Maison Russie. Dans son rôle de facteur du renseignement, Ned fut si parfait que dans nos mémoires respectives, qu'il les avait traversées, si on nous permet un faible jeu de mots, comme une lettre à la poste. Par là, on veut dire que Ned est un de ces hommes d'autant plus indépendants qu'ils transforment la sobriété et le détachement en armes redoutables. Bref, Ned est un homme à l'épaisse carapace.

Pour en revenir à cette rencontre de Ned, elle a de l'importance, John Le Carré, dans son roman précédent intitulé d'ailleurs *La Maison Russie*, nous l'avait ainsi présenté : « Dans le langage peu châtié de Ned et de ses collègues de la Maison Russie, tout commença par une connerie monumentale lorsque, par un beau dimanche ensoleillé, entre 17 et 20h 30, un certain Nicholas P. Landau, représentant et honnête contribuable sans casier judiciaire bien que Polonais d'origine, se présenta à la porte de quatre ministères dans Whitehall — pas moins —, en suppliant que lui fût accordé de toute urgence un entretien avec un officier de la

Section des Renseignements britanniques, comme il les appelait, pour se voir bafoué, refoulé voire malmené en une occasion ».

De cette première prise de contact entre Ned et le lecteur, on peut tirer deux choses : Ned parle un langage fleuri et il a participé à « une connerie monumentale ». Cette dernière expression doit d'autant plus être prise au sérieux, si l'on veut bien saisir les multiples facettes de la personnalité de Ned, que ce mot de connerie Le Carré ne l'utilise jamais, comme il use très rarement de tous ces mots que l'ont dit gros.

*Le voyageur secret* est à bien des égards un écho à cette connerie dont il est question à la page 31 de *La Maison Russie* pour la bonne et simple raison que Ned nous conte, grâce à l'aide de George Smiley, les « conneries » que lui-même et ses collaborateurs aussi bien que leurs ennemis ont fomentées dans diverses parties du monde. La guerre dite froide étant devenue un objet d'analyse pour historiens et politologues de tout acabit, Ned en profite pour lâcher certains de ces morceaux, qu'après lecture, on peut

qualifier de choix. De fait, on va retrouver Ned sur les bords de la Baltique aussi bien que dans un camp militaire israélien qu'à Bangkok ou à Munich. À chacun de ces voyages, Le Carré nous conte une histoire. À chaque chapitre correspond donc une histoire ayant la carrière de Ned comme dénominateur commun. L'évolution en dents de scie de Ned au sein du Cirque, et toutes les interrogations existentielles que cela suppose, sont les sujets de ce roman aussi admirable que les précédents.

*Un pur espion* était le roman de l'introspection de l'espionnage. *Le voyageur secret* est une rétrospective de l'espionnage. L'un est donc le complément parfait de l'autre.

Si à Londres et dans les autres capitales, Ned s'est échiné à réparer les pots que Bill Haydon avait brisés, à Shiprock, là-bas au Nouveau-Mexique, Jim Chee et Joe Leaphorn se demandent quel peut bien être l'auteur du meurtre de Delbert Nez, leur confrère de la police tribale, qui essayait de démasquer celui qui peignait ces murs que la nature a

sculptés avec tant d'originalité qu'ils sont sacrés pour plus d'un Navajo.

Tel est, en quelques mots, l'histoire du dernier roman — *Coyote attend* chez Rivages — de Tony Hillerman, le brillant ethnologue du polar. Une fois encore, la magie Hillerman fonctionne d'entrée de jeu. Une fois de plus, cet écrivain au style faussement tranquille traque le meurtre sur les pistes de la mythologie. Encore une...

Encore une fois, mais en mieux, Hillerman décrit avec limpidité les rapports littéralement étranges, voire mystérieux, qu'il y a entre les Navajos et nous, les étrangers au Diné, soit le pays Navajo. Depuis *Dieu qui parle*, Chee et Leaphorn sont revenus de Washington pour passer ainsi du monde des musées au monde universitaire.

Aujourd'hui, Hillerman nous plonge dans cet univers dominé par des « profs » d'anthropologie, d'ethnologie et de linguistique qui cultivent leur moi respectif avec une telle intensité que le sang coule sans que jamais cet écrivain de la magie, on le répète, ne sombre dans le stupide et infantilisant anti-intellectualisme qui court ici comme ailleurs.

*Coyote attend* est aussi magistral et dépayssant, sinon plus que *Dieu qui parle*. Ni plus, ni moins.

☆☆☆  
*Le voyageur secret*, John LeCarré, Robert Laffont.

*Coyote attend*, Tony Hillerman, Rivages.

PS : De tous les musiciens ou orchestres de ce jazz qui se fait entre Quimper, Montpellier, trois tranches de saucisson et les ponts de Paris, le plus connu, le plus célébré, mais surtout le plus aimé, demeure sans aucun doute *Le Quintette du Hot Club de France*.

Épicentre de cette formation qu'on a trop souvent confondue avec l'exotisme, le guitariste Django Reinhardt vient de faire l'objet d'une captivante et pertinente biographie. Composée par Patrick Williams, cette biographie intitulée tout simplement *Django* vient de paraître aux Éditions du Limon. Sise à Montpellier, dans le sud de la France, cette maison se consacre uniquement au jazz. Avant ce Django, les éditions du Limon nous avait proposé un Lennie Tristano, un Charles Mingus, un Ella Fitzgerald et un Stan Getz.

Né le 23 avril 1910 dans une famille de Manouches, « Django a joué de la guitare sans savoir que le jazz existait » ? C'est par cette incroyable paradoxe que débute le livre de Williams. Django, nous apprend Williams, était en fait un artiste dont le génie s'accordait avec le naturel.

Partant, dans une longue et brillante analyse, l'auteur de cet ouvrage qui tient autant de la biographie que de l'étude fait le tour du jardin Reinhardt afin de nous expliquer, sans excès passionnel, ce qui a fait la singularité de cet immense musicien dans l'histoire cahoteuse du jazz.

*Django* par Patrick Williams, Éditions du Limon.

**Pensons livres cet été avec**

- ICARE ET LA FLÛTE ENCHANTÉE Julien Burgonde
- MADEMOISELLE BOVARY Raymond Jean
- VOYAGE EN URSS Prokofiev

ACTES SUD

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Pensons livres cet été avec**

- MEURTRE SUR LE GRANDVAUX Bernard Clavel
- LE SILENCE DES AGNEAUX Thomas Harris
- LES FOURMIS Bernard Werber

Albin Michel

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Pensons livres cet été avec**

- SENTIMENTAL À L'OS Claire Dé
- LES ÂMES SOEURS Marie Gaudreau
- ZUT C'EST PAS JUSTE Guy Lavigne

vib éditeur

« LITTÉRATURE EN VACANCES »

**Gymnastique estivale...**

L'histoire de la langue et ses influences. 480 pages — 31,00 \$

Qu'est-ce que LA LANGUE ? Jacques Leclerc

Le fonctionnement de l'oeuvre dramatique. 248 pages — 26,00 \$

La lecture du SPECTACLE THÉÂTRAL Louise Vigéant

Distribution en librairie

mondia

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221

Découvrez **La Gaspésie** dans toutes ses couleurs

ÉDITIONS DU TRÉCARRE

Plus de 80 photographies de Pierre Beaudoin et Pierre Brunet 19,95 \$